

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 24 DECEMBRE 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—L'enfant-Dieu, par de Thermes.—La charité, par de Marchie.—Les confidences d'une veillesse, par Marie Aymong.—Poésie : Jésus-Noël, par Dr J.-N. Legault.—Poésie : Prière à Jésus-Enfant, par Antonio Pelletier.—Rayons d'orient, par l'abbé E. Machet.—Conte de Noël, par J.-B. Bernard.—La veille de Noël, par E. Dupuis.—Le Dr Jean, par F. Ficard.—Poésie : La crèche, par T. Gauthier.—Egoïsme de charité, par J. de C.—Amusements.—Feuilleton : Rosalba ou les deux amours.—Choses et autres.

GRAVURES.—Le Noël des bergers.—L'ange de Noël.—L'annonciation aux bergers.—Madone entourée des anges adorant Jésus.—Madone avec l'enfant Jésus et les anges (double page).—Musique : Cantique de Noël.—L'oiseau de Noël.—Illustration du feuilleton.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

L'ENFANT-DIEU

Il y a vingt siècles, la société allait périr, les bases de la famille étaient détruites par la plus effroyable prostitution, la liberté du pauvre était anéantie dans l'esclavage le plus hideux, la liberté du riche s'anéantissait dans ce que l'on appelait alors le *Dieu-Etat*.

Ni les sages de la Grèce, ni les législateurs de Rome la suprême dominatrice, ni les évocations des druides cachés au fond des immenses forêts de l'Europe transalpine, rien n'arrêtait le fatal courant qui emportait la civilisation, elle allait disparaître, noyée dans la fange des turpitudes, dans le sang des gladiateurs ou des combattants s'entr'égorgeant sans but, sans principe : le sang humain coulait dans les arènes pour le plaisir du peuple, le sang des peuples inondait les champs de bataille pour la fortune de quelques parvenus.

La littérature, les sciences allaient s'assombrissant, diminuant ; Cicéron ne devait plus son succès qu'à des phrases ronflantes, des périodes étudiées flattant les passions, excitant la jalousie : après lui, il n'y eut plus rien.

Dès le commencement, après que la colère de Dieu eût passé sur le genre humain entier en la personne du premier homme, il y eut une promesse d'un Sauveur.

Les hommes se multiplièrent, les Etats se formèrent, les peuples choisirent des rois, les rois, hommes comme

les autres, suscitérent les guerres ou, durant la paix, donnèrent les plus tristes, les plus honteux exemples à leurs peuples : la corruption ne date point d'aujourd'hui, notre siècle vaut peut-être mieux que les siècles d'alors.

Les notions d'un Dieu unique, vrai, bon, mais d'une justice terrible parce qu'elle est infinie, ces notions s'obscurcissent, les traditions perdirent leur précision, elles furent mêlées aux fables les plus absurdes, la révélation fut oubliée ou rejetée : il y avait des athées, des matérialistes, des naturalistes, des panthéistes, plus de quarante-cinq siècles, plus de quatre-mille cinq-cents ans avant les nôtres ! Ceux-ci, vous le voyez, n'ont rien inventé, et je m'étonne qu'ils osent se regarder sans rire, ou qu'on les prenne au sérieux.

De temps à autre, parmi ces peuples que nous regardons — à tort — comme les plus civilisés de l'antiquité, se produisait comme une longue, une profonde commotion électrique, mais laissant dans l'histoire des peuples une trace ineffaçable : les prêtres de Baal ou ceux de Belphégor, les sacrificateurs de Moloch comme l'oracle de Delphes, la sibylle de Cumès ou celle de Tibur, en termes parfois un peu voilés, d'autres fois au contraire en termes très précis rappelaient "qu'un Enfant naîtrait d'une Vierge et sauverait le genre humain."

C'est ainsi qu'un temple fut élevé à Athènes au *Dieu Inconnu* ; c'est ainsi qu'à Rome, près du Capitole, le premier empereur, Auguste, se fit représenter adorant l'Enfant-Dieu devant naître d'une Vierge (on peut voir cette mosaïque à l'Ara-Cœli, où elle passe trop souvent inaperçue).

Plus l'humanité s'avancait vers le gouffre de la barbarie où elle aurait été anéantie à tout jamais, plus Dieu multipliait les signes de sa miséricorde.

Sa loi, jusqu'ici, avait été une loi d'inflexible justice : désormais, ce sera une loi d'amour, ce ne sera plus que la bonté, la charité.

Il a suscité la Vierge à laquelle il a dit, par la bouche de son Roi-prophète : "Quelle est celle qui s'avance radieuse comme l'aurore naissante, belle comme la lune, brillante comme le soleil, terrible comme l'armée des camps rangée en bataille ?"

Et encore : "Déjà l'hiver s'est éloigné, la pluie s'en est allée, elle a cessé : levez-vous, vous que j'aime, et venez !"

Et, les temps étant accomplis, les cieux plurent le Juste—l'Enfant-Dieu, le petit Jésus était dans la crèche.

Depuis lors, soit du haut du Golgotha, soit du sommet du mont Vatican, partout, à tous, aux puissants comme aux faibles, aux riches comme aux pauvres, aux savants comme aux ignorants, dans le palais comme dans les sombres profondeurs des mines meurtrières, il dit et répète sans se lasser jamais, sans se décourager de voir que les hommes se lassent de l'entendre : AIMEZ-VOUS !

Noël ! Noël !

DE THERMES.

LA CHARITÉ

Qu'est-ce que la charité ? Est-ce l'aumône insolemment jetée par celui qui possède à ceux qui imploront son assistance ? Est-ce la contribution aux bonnes œuvres bruyamment affichée dans des listes de souscriptions ou des journaux ? Non, la vraie charité, celle qu'enseigna notre Seigneur Jésus-Christ, celle aussi de l'homme distingué, est discrète, et anonyme, c'est celle qui passe dans les rangs de la misère fugitive ombre, laissant tomber son obole avec le sentiment de délicatesse qui n'attend pas le remerciement de crainte d'offenser celui qui en est l'objet, celle qui est humble devant le pauvre, s'occupant de la fierté que cachent ses haillons, celle qui ne connaît pas l'ostentation et se fait pardonner par sa bonté, par sa mansuétude, l'humiliation qu'elle pourrait infliger à ceux qui souffrent, celle qui va au-devant de leur

prière muette sans attendre qu'ils prennent la dure résolution de quémander.

Jésus-Christ a fait de la charité son principal précepte, car il a dit à ses apôtres : "aimez-vous les uns les autres." Maxime admirable que saint Jean mit en application en parcourant les églises d'Asie dont il était le patriarche et le fondateur.

La charité n'a été mise en pratique d'une façon parfaite que par le christianisme qui, par l'immolation du calvaire, cette immolation divine, répandit sur l'humanité l'expiation et par chaque douleur, chaque larme, chaque larme de son Christ étendit sur les blessures de cette humanité le baume réparateur de la fraternité, l'égalité dans la pitié et la souffrance qui épargna au pauvre, au faible les atteintes du mépris des puissants ; puissance conventionnelle qui est sans droit aucun et ne constitue qu'une vulgaire usurpation devant la justice infinie de Dieu, devant la vérité et la justice humaine qui ont des droits imprescriptibles.

Avant que ce sacrifice divin ait donné ses fruits, l'homme pauvre était esclave, son créancier pouvait le faire travailler, il avait sur lui droit de vie et de mort. Quand la lumière bienfaisante du christianisme se répandit dans le monde qu'elle civilisa par l'image vivante de ce Christ, dont nous exaltons en ce moment l'humble naissance, le pauvre devint l'objet des préoccupations de tous ceux qui s'étaient laissé toucher par la grâce de la charité.

Le R. P. Lacordaire définit ce mouvement dans les termes sublimes que voici : "L'onction du Christ a pénétré dans le cœur du riche et y a fleuri comme un froment sacré ; de là ces soins assidus dont le monde antique n'avait aucune idée ; ces fondations d'hospices, d'hospices, de maisons de secours sous toutes les formes et sous tous les noms ; ces oreilles ouvertes pour entendre tout gémississement qui rend un son nouveau et qui appelle une invention de la charité, ces visites personnelles aux mansardes et aux grabats, ces bonnes paroles sorties d'un fond d'amour qui ne s'épuise jamais cette communion de la richesse et de la pauvreté qui du matin au soir, du siècle qui finit au siècle qui commence, mêle toutes les pensées, la cabane au château, la naissance à la mort, faisant naître la charité jusque dans le crime et arrachant à la prostitution même sa larme et son écu."

Pourquoi ces belles et touchantes vérités exprimées avec autant de conviction que d'autorité ont-elles été si peu entendues relativement à la marche progressive qui conduit l'humanité de conquête en conquête dans tous les domaines assignés à la science ? C'est que les luttes de religion, jointes aux difficultés de la vie matérielle, ont attiédi la foi, c'est que la force morale des peuples catholiques s'est heurtée à des obstacles disproportionnés à leur énergie, et qu'en cette période pénible le catholicisme ne trouva pas des apôtres en nombre suffisant pour compenser, par l'exemple de la charité et les secours de toute nature, les tentatives faites contre son unité et les provocations qui pouvaient ébranler la croyance religieuse. La chaire fut féconde en brillants prédicateurs, mais ne put suffire, il fallait, pour mettre en action les principes évangéliques enseignés avec tant d'autorité, une armée d'hommes convaincus qui, allant de porte en porte prêcher le devoir, l'eussent imposé autant par l'appui moral que par l'appui matériel. Il fallait, pour réagir contre cette accumulation d'entraves, et la force d'inertie qui avaient arrêté la marche progressive du catholicisme une nouvelle croisade proportionnée au combat entrevu. La parole n'est pas toujours suffisante, quelque sincère, quelque inspirée qu'elle soit.

En outre, la société se refusa, dans son égoïsme instinctif, à comprendre que puisque l'équilibre de la richesse était une impossibilité, sa répartition devait se faire d'une façon équitable ; secondement, que la division des classes sociales étant inévitable et se composant d'un élément dirigeant et d'une multitude passive à cette direction, il était rationnel que cette multitude passive fut protégée par l'élément conducteur, car si cet élément n'est pas effectif il ne peut espérer la soumission et la confiance constante de ceux qu'il dirige. Or, quelle protection est plus efficace sur ceux-ci que la charité pour maintenir l'ascendant qu'on a pris sur eux ?

En matière religieuse ou sociale les peuples dominés par des besoins impérieux tels que la faim ne se contentent pas éternellement d'espérances et récompenses futures et dans la direction politique ou sociale de promesses fallacieuses qui n'aboutissent jamais. Il faut surveiller les causes qui déterminent le doute ou la tiédeur dans les principes de foi, employer les remèdes, *quels qu'ils soient*, pour ramener les brebis égarées ; la puissance civilisatrice de la religion est à ce prix. Ce n'est pas des croyants seulement qu'il faut s'occuper mais de ceux surtout qui pourraient faiblir dans leurs devoirs et c'est à cet effet que je crois utile de s'occuper non seulement des besoins de leur âme, mais de ceux qu'ils éprouvent par les luttes de la vie matérielle, il faut de l'idéal mais pas trop ; l'ancien continent en est le plus bel exemple ; le jour où la démocratie a senti le besoin de se diriger elle-même il était trop tard pour brider l'émancipation qui s'étendit malheureusement sur une foule de libertés aussi abusives aussi excessives que contraires à la morale chrétienne.

Quant au développement de la pitié, de la sensibilité devant la misère, ce n'est pas une faculté purement louable pour ceux qui possèdent, dont ils peuvent user *ad libitum*, c'est un devoir prescrit par l'évangile, confirmé par les plus remarquables docteurs de l'Eglise : les Bossuet, les Bourdaloue, les Massillon, les Monsabré et c'est de plus une manifestation de la civilisation que de pratiquer la charité non comme un devoir qu'on s'impose, mais comme un bonheur qu'on cache jalousement au fond de son cœur avec cette joie discrète d'amener un sourire entre deux larmes.

Cela me rappelle un drame dû à l'abandon et à la misère dont je fus involontairement témoin mais, hélas ! trop tard pour pouvoir le prévenir. Ce drame justifie ma thèse sur l'application de la charité et les nobles paroles du R.P. Lacordaire.

C'était la veille de Noël. Dans une mansarde, sur un lit de paille, un enfant maigre et décharné, les yeux caves, le teint blême par la souffrance était étendu dans l'attitude raidie d'un cadavre, le clignotement de ses paupières et de temps à autre une plainte faible comme un souffle maintenaient l'illusion de cette existence condamnée. Le père après avoir perdu sa femme était là, seul, assis à côté de ce grabat sur l'unique chaise que la misère lui avait laissée, le coude appuyé sur son genou pour supporter sa tête brisée par plusieurs nuits d'insomnie, dans cette attitude de l'observation, l'œil fixe injecté de sang, les traits émaciés par l'anxiété, les privations et la fatigue, les rides accentuées par la trace des larmes, la respiration oppressée par son cœur ému qui la veille n'avait trouvé comme seule consolation pour son enfant, privé de pain comme lui-même, que cette phrase irrésolue : "sois patient, mon petit, demain c'est Noël, les anges t'apporteront un beau polichinelle." Tout-à-coup l'enfant dans un accès de fièvre se dresse en s'arc-boutant sur ses deux bras amaigris et s'écrie d'une voix entrecoupée de sanglots : "Oh ! père, c'est aujourd'hui Noël, les anges ne sont pas venus et je n'ai pas mon beau polichinelle." Le père tiré de sa contemplation muette par ce cri désolé éprouve une commotion violente, se prend la tête à deux mains, se retourne fouillant d'un regard désespéré cette petite chambre qui ne respirait que le vide de la misère et les affres de la mort, tournoie sur lui-même, dégringole comme un fou les six étages qui le séparaient de la rue, fond sur l'étalage d'un bazar qui regorgeait de jouets multicolores, prend au hasard le plus apparent des polichinelles, s'enfuit, remonte haletant ses étages jusqu'à son triste refuge, bondit dans le pauvre taudis le polichinelle à la main... l'enfant fait un soubresaut, pousse un cri de joie étend les bras et retombe sur sa froide couche : il était mort entre deux sourires, celui de son père qui inconscient de son vol avait été emporté par son cœur et celui de sa joie d'enfant qui avait vu son rêve accompli avant de monter au ciel. On frappa : c'était la police qui venait arrêter ce malheureux.

La conclusion à tirer de ces épisodes touchants, qui se multiplient par les difficultés que la pauvreté rencontre au fur et à mesure des inventions qui suppli-

ment les bras, est toute indiquée. Devant les annales des drames et des crimes dus à la misère, ne nous sentons-nous pas pénétrés d'épouvante et de regrets pitoyables ? pourrez-vous me reprocher, au lieu de vous écrire un conte de Noël, dans un décor prestigieux, féérique, tapissé de soie, de velours, de satin, de tapis, de tentures d'un luxe oriental, pour mieux encadrer une héritière trop petite pour en concevoir la vanité, pourrez-vous m'en vouloir à l'approche de ces jours heureux de la Noël et du jour de l'An, d'être l'interprète auprès de vous de ces milliers de pauvres familles qui, loin de pouvoir espérer des douceurs, n'ont même pas une couverture et des vêtements décents pour se préserver des rigueurs de l'hiver.

Chaque année je vois avec une profonde satisfaction les résultats des œuvres bienfaisantes de la Société Saint Vincent de Paul et d'autres, les étrennes de notre principal journal français, en faveur de ces petits malheureux, mais ce que je voudrais voir plus souvent ce sont les initiatives individuelles se joignant à nos prêtres qui vont porter des secours aux malades, aux infirmes et aux indigents ; c'est à nos dames aussi généreuses que charitables que je m'adresse particulièrement en les suppliant de ne pas se borner uniquement à donner leur protection morale et pécuniaire aux bonnes œuvres mais à se rendre compte par elles-mêmes du degré de la pauvreté et de la répartition intelligente des libéralités qu'elles sont disposées à faire, c'est peut-être beaucoup de dévouement que je sollicite d'elles, mais la femme est bien plus sensible que l'homme pour apprécier les privations d'une mère entourée de ses enfants et je suis convaincu qu'une première tournée faite dans la circonscription de leur paroisse établirait à leurs yeux l'utilité de ma prière si plusieurs d'entre elles n'ont pas déjà devancé mon intention.

Décembre 1898.

DE MARCHIE.

LES CONFIDENCES D'UNE VEILLEUSE

RÉCIT NOUVEAU

Pendant l'auguste nuit de Noël, à l'heure où toutes les constellations du soir semblent s'éclipser pour céder la première place à leur reine, l'Etoile de Bethléem, une religieuse hospitalière est assise près d'un berceau.

Dans la chambre remplie de ténèbres, une veilleuse, à globe rose, jette une lumière incertaine qui nous permet d'entrevoir la jeune sœur, égrenant d'une main son rosaire, de l'autre balançant légèrement le panier de jonc pour endormir les souffrances du petit être qui y vagit.

Par moments, elle considère avec attendrissement ce bébé qui lui est inconnu, pourtant : à la voir ainsi, calme et recueillie, on se représente Marie priant près de la crèche de son Nouveau-Né.

Le bruit produit par la flamme de la veilleuse effleurant l'huile, interrompt la méditation de la bonne sœur et lui fait lever les yeux. Mais presque au même instant, le pétilllement cesse et une voix, un son doux comme un murmure, va frapper son oreille.

Etonnée, elle écoute, en retenant sa respiration.

— Tu ne sais pas, continue la voix, tu ne peux savoir : fille de la Sainte Obéissance, à l'appel de ta Supérieure, tu es allée, sans mot dire, t'asseoir près de cette couche infantine. Et moi, pour te faire oublier tes fatigues, pour te distraire de cette longue veille, je veux t'apporter ce dont j'ai été témoin pendant ma carrière éphémère qui va se terminer bientôt...

" Dans la pièce où j'ai été placée d'abord, une femme gisait sur un lit, la figure contractée par la douleur portée jusqu'à son paroxysme, son regard déjà voilé se fixait avec angoisse sur ce même berceau. Plusieurs de tes compagnes l'entouraient et semblaient suspendues aux lèvres d'un grand vieillard, debout près de la malade.

" J'avais à peine répandu dans la faible clarté, que j'entendis un soupir et un léger cri. Aussitôt, le médecin se pencha sur la couchette de la malheureuse ; ce mouvement n'eut que la durée d'un éclair ; se

tournant vers les sœurs, et, leur désignant le berceau puis le ciel, il laissa échapper ces mots d'une voix entrecoupée :

" L'enfant a emporté la vie de celle qui lui a donné le jour ! "

" Ainsi, ce petit orphelin arrive, en cette nuit solennelle, comme un nouveau Messie... Moins heureux que son divin Maître, il n'a pas de mère pour le réchauffer sur son cœur. Que deviendra-t-il, sans cet ange tutélaire, si vous ne le remplacez auprès de lui ?

" Recevez-le donc comme votre cadeau de Noël : ajoutez un fleuron à la couronne que Dieu vous prépare : élevez cet enfant, faites de lui un chrétien fervent, un homme de bien, un citoyen modèle.

" Moi, j'ai accompli ma tâche : j'ai éclairé de ma lueur tremblotante deux scènes du plus pathétique intérêt : le dernier soupir d'une mère, le premier regard de son fils. A vous de vous bien acquitter de la tâche qui vous incombe et Jésus vous bénira."

Les rayons d'un beau soleil d'hiver entrèrent à flots dans la chambre, entourant comme d'un nimbe la tête du bébé endormi. Alors la veilleuse vacilla, sa flamme se tordit, s'affaissa dans l'huile et s'éteignit dans un dernier pétilllement.

MARIE AYMONG.

JÉSUS - NOËL !

Mère m'a dit : " Dors pour petit Noël,
" Ferme tes yeux et ne sois pas méchante
" Car, cette nuit, Il descendra du Ciel
" Pour te bénir de sa main caressante ;
" Dors pour petit Noël ! "

Et Berthe a dit, ce soir dans sa prière :
" Petit Noël, souviens-toi de moi ! "
Puis j'ai placé mon bras sur la bergère...
Souviens-toi bien !... Je te l'ai dit pourquoi
Ce soir dans ma prière.

Jésus-Noël, ne vas pas te fâcher,
Sois bien gentil ;... je connais ta cachette
Là-bas... là bas, tout en haut du clocher.
Mère l'a dit, emplis bien ma chaussette ;
Ne vas pas te fâcher !

Et puis, tu sais, si tu veux que je t'aime,
Frère voudrait, tout comme l'an dernier,
Des chocolats, des bonbons à la crème ;
Frère t'attend, comble bien son soulier
Si tu veux que je t'aime.

Jésus-Noël, passe voir ami Jean
Car, tu le sais, sa mère est si malade...
Ici, ce soir, il disait à maman :
" Envoyez-le, nous ferons la charade ! "...
Passe voir ami Jean.

Aux malheureux porte aussi tes étrennes ;
Ecoute-les, apporte-leur du pain.
Je vais prier pour que tu t'en souviennes,
Aux pauvres vieux qui sont dans le chagrin
Porte aussi les étrennes.

Il est minuit, mère, j'ai bien sommeil,
J'irai demain voir Jésus dans sa crèche.
Je voudrais bien l'entendre à mon réveil ;
Et puis, on dit que sa voix est si fraîche...
Mère j'ai bien sommeil !

Sur les hauteurs les bergers sont ensemble,
Ils vont encore chanter petit Jésus ;
Et sous leurs voix au loin la terre tremble :
" Noël ! Noël ! Ne nous délaisse plus."
Les bergers sont ensemble.

Petite mère, encore un doux baiser !...
Là !... C'est bien tout !... J'entends chanter tes anges...
Je vais dormir... Je ne peux plus causer...
In excelsis ! répètent les archanges...
Encore un doux baiser !...

J. R. Legault

Il en est des destinées comme des aurores : les unes s'élèvent rayonnantes de mille lueurs, les autres noyées dans de sombres nuages. — E. SOUVESTRE.

PRIÈRE A JÉSUS-ENFANT

Donne aux malades la santé,
Aux bienfaiteurs leur récompense ;
Garde aux vierges la pureté,
Aux prêtres la persévérance ;
Donne la résignation
Aux pauvres, la compassion
Aux riches, aux époux l'entente,
Aux jeunes filles un cœur d'or,
Au jeune homme une épouse aimante,
A tous, ton amour, seul trésor.

Antonio Pelleteri

RAYONS D'ORIENT

C'est la nuit... la nuit noire de décembre... Et cependant, un rayon pur, un rayon sans ombre a percé à travers la profonde obscurité et la nuit mystérieuse. Quelle est donc cette éclatante lumière ? Quelle est cette étoile qui apparaît radieuse et quelle main l'a ainsi jetée tout à coup dans le firmament ?... Elle se meut... elle marche... Mais, soudain, elle s'arrête...

C'est la nuit... la nuit noire de décembre... Il neige... et la montagne et la vallée sont blanches de neige blanche... de neige vierge... Où vont ces bergers, et, après eux, où vont ces Rois de l'Orient ?...

Ils se sont rencontrés là où l'astre prodigieux a fini sa course, et pénètrent en cette étable obscure, que l'étoile inonde maintenant de douces clartés, de clartés lumineuses...

Je regarde... Et j'aperçois une crèche, un peu de paille, et, sur cette paille... un enfant... un enfant couvert de haillons dont les membres, saisis par le froid, tremblent et frissonnent.

Mais devant ce nouveau-né, les bergers ont fléchi leurs genoux et les Rois ont abattu leur front, déposé leurs couronnes, leurs couronnes de diamants et de perles...

Ils adorent et ils prient...
Chrétiens ! C'est le berceau de Jésus.
Adorons et prions...
Réjouissons-nous !... Un sauveur nous est né !
Il est là, emmaillotté ; mais de ces mains, aujourd'hui captives, il secouera demain les fondements de la terre... La terre tressaillera dans ses entrailles et elle sera renouvelée...

Il pleure et il souffre ; mais par Lui, que de larmes seront séchées, que de plaies cicatrisées, que de maux guéris...

J'écoute...
Et, dans le silence de la nuit, j'entends de ravissantes ondes, d'ineffables harmonies d'esprits célestes qui, béissant le Seigneur, chantent gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

La paix !...
Mais, qu'ont pu faire les sages du siècle et les puissants du monde pour nous la donner ?

Ont-ils détruit une seule erreur ?
Ont-ils fait naître une vertu ?
Ont-ils donné la lumière à mon intelligence et fixé les aspirations de mon cœur ?

Non.
Ils ont tiré le glaive, et n'ont point créé l'amour...
Ils ont inventé des lois, et non la justice et l'honneur.

Ils ont trouvé des systèmes, sans rendre l'homme ni meilleur ni plus heureux.

Où est la paix, cette paix que mon âme rêve... lorsque le fer arme tous les bras et quand la haine et l'orgueil aigrissent tous les cœurs ?...

Et pourtant, cette paix, nous la tenons.
Après des siècles d'attente... cette paix nous a été donnée un jour...

D'où nous est venu le salut ?...

Qui a dit à l'esclave : sois libre... au tyran : sois humain... au pauvre : espère, le Ciel est ta patrie... au riche : donne au pauvre, c'est ton frère... à tous les hommes : embrassez-vous, aimez-vous, possédez la terre en paix ?...

Jésus, doux Sauveur, c'est Vous...

De votre berceau, Vous avez enseigné toutes les vertus, et vos vagissements et vos pleurs ont persuadé toutes les vertus.

La force a éclaté dans la faiblesse... la gloire dans l'abjection... et du dénûment et de l'humilité a jailli la munificence !...

Enfant de la crèche, je Vous bénis et Vous adore... Et toi, âme chrétienne, créée à l'image de ton Dieu, élève tes pensées et tes desirs...

Ce qui s'use, ce qui passe, n'est pas digne de toi...

Hâte-toi de vivre ce peu de temps dans les larmes pour vivre une éternité dans les délices...

Sursum corda !

Monte... monte encore... monte toujours sur les ailes de la foi, de l'espérance et de l'amour.

E lance-toi vers Dieu... vers ce Dieu qui s'est abaissé jusqu'à toi pour mieux t'attirer jusqu'à lui...

C'est Lui... c'est Dieu qu'il te faut... Dieu ici bas et Dieu dans le ciel... Dieu dans le temps et Dieu dans l'éternité...

Dieu toujours !...

C'est la nuit... mais ce n'est plus la nuit noire de décembre...

C'est la nuit de Noël, dont la lueur est douce... douce comme une orange... douce comme une vision céleste...

Il neige... et la montagne et la vallée sont blanches de neige blanche, de neige vierge, de neige éblouissante... que les Anges effleurent de leurs ailes blanches, de leurs ailes vierges, de leurs ailes éblouissantes au pur rayon qui a percé à travers la nuit noire... la nuit mystérieuse...

L'ABBÉ E. MACHET.

fant-Dieu. Ils baissaient la tête et leurs yeux s'emplissaient de larmes en ne voyant plus leur père à leur côté, et dans le foyer vide que des flocons de neige poussés par le vent.

Et tandis que des larmes sillonnaient leurs joues, la mère continua :

— Dieu nous l'a pris votre bon père. Notre intérieur, de joyeux qu'il était l'année dernière, est devenu triste et sombre cette année. Je ne puis sortir, ayant à veiller sur votre jeune frère malade, allez, et avec les quelques sous que je possède, qui étaient destinés à acheter du pain et à payer la dernière ordonnance du médecin, allez vous acheter jouets et friandises ; allez et revenez vite !

Ils étaient partis... marchant légèrement tous les deux comme quelqu'un qui a un grand projet en tête et qui a hâte de l'accomplir.

Sur leur chemin, ils examinèrent à l'envi les vitrines à l'aspect charmant, admirant toutes ces belles choses et s'en rassasiant du regard.

Ils essayèrent leurs yeux mouillés en laissant le dernier magasin de jouets pour entrer dans la boutique du coin où, avec leurs sous précieusement placés dans leur mouchoir, ils achetèrent du pain, de la viande, chez le pharmacien firent préparer l'ordonnance du docteur et, entrant comme une trombe chez leur mère, ils déposèrent le tout sur la table pour se jeter ensuite à son cou.

Et tandis qu'au dehors la neige tombait fine et drue, et que les cloches égrenaient leur chanson de Noël, la mère pleura de joie en les pressant sur son cœur.

Le matin, ô miracle, toupies, flûtes, traîneau, polichinelles, bonbons, étaient étalés dans la cheminée ; dans un de leurs souliers, une enveloppe contenant un billet de banque avec la lettre suivante, était déposée : " En récompense de votre bon cœur. " Et c'était signé : " Jésus. "

J.-B.-H. BERNARD.

Ottawa, décembre 1898.

LA VEILLE DE NOEL

Madelinette n'est plus une petite fille ; elle a huit ans ; aussi, elle a aidé ses grandes sœurs à parer la maison pour le jour de Noël.

On a orné de fleurs la cheminée par laquelle doivent descendre les cadeaux que l'Enfant Jésus envoie à ses sœurs et à elle.

Madelinette s'est couchée à l'heure habituelle, puis elle est revenue, à pas de loup, et là, l'oreille au guet, elle attend pour voir ce qui va se passer.

Elle aimerait tant à surprendre, une fois, une fois seulement, le petit Noël quand il descend dans la cheminée.

Mais le feu n'est pas encore éteint et le petit Noël ne peut encore prendre ce chemin brûlant.

Que va-t-il lui apporter, ce mystérieux visiteur ?

Mais comme les tisons sont lents à se consumer ! La flamme danse et fait danser tout autour d'elle, sans se douter de l'impatience avec laquelle Madelinette la contemple et de la joie qu'elle aurait à la voir s'éteindre.

Douillet, le chat, son compagnon ordinaire, ne semble pas éprouver les mêmes sentiments. Il a pris sa place habituelle devant le feu, il fixe ses prunelles rondes et brillantes sur la flamme qu'il n'est pas pressé, lui, de voir disparaître.

Que l'attente semble longue à Madelinette ! Lui faudra-t-il donc rester là jusqu'au matin !

Mais, n'a-t-elle pas entendu quelque chose dans la cheminée ? Oui : il est là : il va paraître, celui dont elle désire si ardemment la venue ! Cependant la flamme l'empêche toujours de se montrer.

Les tisons ont fini de se consumer : le bois s'est changé en braise : voici le moment...

Mais non, celui qui vient, ce n'est pas Noël ; c'est le visiteur qui ferme les yeux des enfants ; c'est l'homme au sable !...

Et Madelinette, à moitié endormie, est forcée de regagner sa petite couchette, sans avoir vu le porteur des présents de Noël. — E. DUPUIS.

CONTE DE NOEL

Fine et drue, la neige tombait.

La terre était couverte d'un manteau blanc qui prenait, à la lumière des magasins, des reflets de diamant...

C'était Noël !

Là-haut comme sur la terre, on se préparait à fêter la venue de Jésus. Toute la cour céleste allait chanter ses plus célèbres cantiques. Les anges, de leurs trompettes sonores, lançaient leur éternel *Gloria in excelsis Deo !*

Sur la terre, tout était joyeux... les figures étaient réjouies, les rues étincelantes de lumières, les devantures des magasins brillant de mille et mille feux, de mille et mille objets aux festoyantes couleurs, qui orneraient bientôt beaucoup de petits souliers au foyer de la maison du riche.

Bientôt les cloches, dans leurs joyeuses volées, égrèneraient leurs gaies chansons dans les airs, invitant les peuples à courber le front et plier le genou devant Jésus Enfant !

Les passants, les bras remplis de cartons et l'air affairé, regagnaient leurs logis d'un pas rapide. Parmi eux, on pouvait voir deux petits enfants marchant côte à côte. L'un d'eux, paraissant plus âgé que l'autre, réchauffait de sa main bleue les doigts glacés du plus jeune... Leurs yeux, avec avidité, contemplaient ces belles choses exposées aux regards des passants. Ils souhaitaient en avoir eux aussi dans leurs souliers qui, déjà, étaient déposés dans le foyer glacé de la maison.

— Mes chers enfants, leur avait dit leur mère, au Noël dernier la cheminée flambait joyeuse et douce, votre père était avec nous, vos souliers, au matin, étaient remplis, vous en souvenez-vous ?

Les enfants, les mains sur leurs genoux, les yeux perdus dans le vague, écoutaient leur mère avec attention. Une longue suite de plaisirs, de joies passaient devant leurs yeux... Ils revoyaient les belles choses, les beaux jouets déposés dans l'âtre au nom de l'En-



L'ANGE DE NOEL, tableau de R. Jerick



L'ANNONCIATION AUX BERGERS, d'après J. Bastien-Lepage

LE DOCTEUR JEAN (*)

ANECDOTE POUR NOËL

Sur le versant austral des Nidere Tauern, montagnes superbes dont l'altitude atteint jusqu'à dix mille pieds, se trouve la pittoresque ville de Vordenberg, à quinze milles environ de Brück sur la Mur : c'est un des pays miniers les plus riches de l'Autriche proprement dite.

Rien de gracieux comme cette ville jetée parmi les rochers abrupts, et que surplombent, dans le lointain, les forêts de chênes, de hêtres, des immenses sapins accrochés aux anfractuosités, suspendus au-dessus des précipices, balancés sur le vide : comme si une main de géant, la main toute puissante d'Odin, les tenait menaçants contre les ennemis de la noble race des Habsbourg.

Certes, c'est dans ce pays que l'implacable Valkyrie guette le mauvais qui, jamais, n'entrera au royaume de gloire d'Alfader. Elle a promis à Rodolphe, le premier de l'illustre famille, de protéger sa lignée.

Mais Rodolphe est chrétien : c'est sa belle conduite envers l'Eucharistie qui lui a valu la promesse du Dieu de Grégoire X, pape qui gouvernait l'Eglise en ce même XIII^e siècle : " Tant que les Habsbourg seront fidèles à Dieu, ils garderont la couronne d'Autriche."

Les siècles ont marché, les inventions les plus étranges ont fait croire à l'homme qu'il est Dieu : dans son stupide orgueil, il a répété comme le Porte-Lumière dans les siècles : *Non serviam !*

Il a dompté la matière, assoupli et assujéti les foudres qu'il a lancées par delà les Océans : pour lui, plus de limites, plus d'espaces !... Seul, le Temps le confond.

Il a creusé les abîmes, en a retiré la lumière, la chaleur, principes de vie : est-il créateur ?...

Non loin de Brück et de Léoben, les gouffres de la Norne, la Parque scandinave, engloutissent les vies des prolétaires : l'homme est orgueilleux, mais, malgré lui, ou il est maître—ou il est esclave, et quel abject esclavage !

Les Habsbourg se soucient peu des Nornes ou des Valkyries : ils n'attendent par d'être introduits dans le Walhalla, ils ont sacrifié à l'Enfant-Dieu, ils ont embrassé le culte du divin Crucifié.

Mais, malgré leur foi, malgré leur amour de leurs peuples, et peut-être à cause de lâches prévarications chez quelques-uns d'entre eux, ils n'ont pu faire que les idées subversives qui amenèrent la grande révolution n'eussent point leur écho jusque dans ces amas de dolomie recouvrant les lignites et les anthracites : les Niedere Tauern.

En même temps que montent, des entrailles de la terre, les sourdes détonations, les roulements des wagonnets ou les grincements des treuils ramenant les

mineurs de la bure, montent aussi, parfois, des blasphèmes, des imprécations, des hurlements d'épouvante, de suprême désespérance, d'agonie, quand le grisou aide aux riches à massacrer les pauvres !...

C'était en 186... vers la fin de décembre. J'étais allé passer quelques jours de vacances chez mon aimable cousin, le prince François de S...

Les jolies montagnes au nord de Brück semblaient de gigantesques spectres blancs, que trouaient en grandes échancrures les forêts de sapins s'étendant depuis le deuxième mille jusqu'au sommet des monts souvent perdu dans les nuées.

La Mur était couverte de glace : on patinait sur les deux rives.

Mon cousin François avait vingt-quatre ans : je n'en avais que douze. Il voulut me faire voir ce pays admirable dans sa superbe sauvagerie.

Oh ! que c'est beau, le cours du Danube, ou les grandioses Carpathes, ou les sourcilleuses Alpes Autrichiennes dont la Bernina et le rempart du Rhoeticon, en Suisse, forment le pied, tandis que courent, à travers la Carinthie et la Styrie, les Hohe Tauern et les Nidere Tauern allant s'aplatissant à mesure qu'elles se rapprochent du Danube.

Le traîneau, attelé à la russe, nous emportait de toute la rapidité de ses deux chevaux circassiens — don du malheureux archiduc Maximilien en 1862, un an avant sa triste, son éphémère royauté en Mexique.

Nous dévorions l'espace : ces chevaux semblent ne pas connaître la fatigue.

Le second jour, nous arrivions dans les environs de Vordenberg, et nous nous arrêtions à quelques milles plus au nord de cette ville, la neige qui tombait à gros flocons nous barrant le passage. Il était près de quatre heures après-midi : et à fin décembre, il commence à faire noir à cette heure.

Le laquais dut demander l'hospitalité dans la première demeure venue ; il n'y avait aucune auberge, bien moins encore le moindre hôtel en ces parages.

Selon les règles de l'hospitalité si suivies dans presque toutes les provinces d'Autriche, on nous reçut avec la plus grande cordialité en même temps que la plus vraie courtoisie : le paysan autrichien, surtout le montagnard, a un grand fond de dignité, de noblesse, qui frappe tout étranger voyageant à l'aventure en ce pays.

* *

Bientôt, je remarquai certain air de tristesse sur les visages de l'aïeul et de la mère de famille, les seules grandes personnes habitant la maison où nous étions réfugiés.

Six enfants, roses et joufflus, âgés de quatre à douze ans, s'occupaient, gardant un silence douloureux ou ne parlant qu'à mi-voix quand il le fallait, les petits garçons à sculpter ces bibelots de bois étalés à toutes les vitrines de Vienne, les petites filles à tricoter ou à coudre.

Je dis en français à mon cousin de s'enquérir de la cause de leur tristesse : j'étais trop timide pour le faire moi-même.

Avec une exquise délicatesse, François s'informa. Ce fut l'aïeul qui lui répondit :

— Mon fils Franz travaille à une mine de charbon entre Brück et Vordenberg, vers la montagne. Il devait la quitter hier, le 23 décembre, pour être ici ce matin. C'est le dernier de mes fils : la mine m'a ravi Gottlieb, son frère aîné, et Fritz, le plus jeune. Les deux plus grands enfants que vous voyez ici sont ceux de l'aîné : leur mère ne put survivre à la perte de son époux. Les deux suivants sont ceux de Fritz : sa femme devint folle quand on lui rapporta le cadavre affreusement calciné de Fritz. Les autres enfants, y compris un petit malade dans la chambre là, à côté (il nous indiquait une des portes donnant dans la chambre où nous nous tenions), sont ceux de Franz, et de Gretchen que voici, et que j'aime comme ma fille.

" Mais Gottlieb et Fritz étaient de braves ouvriers, d'honnêtes chrétiens : plutôt à Dieu que Franz leur ressemblât !...

En ce moment, un gémissement parvint jusqu'à nous. Le vieux Godfried, malgré ses quatre-vingts ans,

(*) Reproduction interdite.
N. B.—Nous ne changeons que les noms des endroits, tous les personnages existant encore, même le docteur Jean, malgré les bruits contraires.

se leva précipitamment, et nous pûmes entendre le dialogue suivant :

—Karl, mon amour d'enfant : qu'as-tu ? Souffres-tu ?
—Non, grand-père ; je rêvais. Je voyais mon bien aimé père étendu sans vie, là, dans la chambre où vous êtes tous. Je le croyais mort !... Au loin, les cloches de Vordenberg annonçaient la messe de minuit : car c'est cette nuit, dis, grand-père, la naissance du petit Jésus ?

—Oui, mon petit Karl.
—Je voulais soulever la tête de papa : mais un flot de sang qu'il vomit dans le mouvement que j'imprimai à sa tête, me couvrit le visage et les mains. C'est alors que je poussai le gémissement qui t'a fait accourir. Me pardonnes-tu, cher grand-papa ?... Mais que ce rêve m'a bouleversé !...

Nous entendîmes le bruit d'un baiser... et le vieillard reparut, de grosses larmes coulant sur sa longue barbe blanche.

Nous-mêmes étions trop émus pour rien dire, quand tout à coup, des éclats de voix, des pas craquant sur la neige, un coup heurté à la porte d'entrée, vinrent nous distraire.

Sur une civière, quatre hommes apportaient un corps.

Scène de désespoir, que jamais je ne pourrai oublier ! Je suppliai mon cousin de m'emmener, de quitter cette maison de morts et de mourants.

Sans doute, il allait se rendre à mon désir, quand le son bien connu des grelots d'un attelage s'arrêtant à la porte, lui aussi, nous retint.

Un homme, jeune, beau, blond, entra précipitamment.

A peine avait-il rabattu la fourrure cachant son visage, que je vis mon cousin se précipiter :

—Monseigneur !
—Taisez-vous, prince, je vous en prie, lui dit en français le nouvel arrivant.

Le vieux patriarche s'était élancé vers lui :
—Ah ! docteur ! vous ne le verrez plus en vie !... Et notre pauvre petit Karl... c'est sa mort, bien sûr !
—Couchez-le sur la table, ordonna impérieusement le jeune homme aux quatre villageois.

Il prit divers instruments dans une trousse et, s'adressant à mon cousin, mais toujours en français :
—J'avais appris, lui dit-il, le coup de grisou qui vient encore de faire quelques victimes, et je suis accouru malgré la tempête. Mais vous-même, cher prince, par quel heureux hasard...
—Monseigneur, je faisais une promenade avec mon jeune parent que voici, et c'est cette même tempête...
—Ah ! oui : vous avez dû vous arrêter... C'est singulier, je ne vois pas de blessure... ni de lésion... Qu'est-ce bien ?...

La porte de la chambre de l'enfant était restée entrouverte. Nul de nous n'y prit garde.
Le pseudo docteur pratiquait la respiration artificielle. Il élevait et abaissait les bras, quand un flot de sang s'échappa de la bouche du mineur.
Le rêve de Karl !

Dans la chambre voisine, on entendit des sanglots étouffés, des invocations suppliantes.
Le docteur, grâce à une action énergique et après quelques doses d'une potion à base de perchlorure de fer liquide, était parvenu à arrêter l'hémorragie interne ; bientôt, le mineur ouvrit les yeux, regarda autour de lui d'un air tout étonné, puis les referma. Il resta de longues minutes en cet état comateux succédant d'ordinaire aux violentes commotions.

L'aïeul était penché sur lui, semblant mettre sa vie et sa force dans son regard ; la pauvre Gretchen, affaissée dans un coin, pleurait silencieusement en égrenant son chapelet ; les enfants, atterrés, s'étaient pelotonnés dans le coin sombre de l'âtre sous le vaste manteau de la cheminée. C'était une image de suprême désolation qu'un peintre eût dû fixer sur la toile !
Les heures s'écoulaient : le temps semblait d'une longueur effrayante et tout à la fois d'une rapidité

vertigineuse. Peut-on analyser cet état d'âme où l'on semble mourir de la mort d'un autre, où la souffrance rend les minutes des heures, où la vie qui s'échappe fait prendre les heures pour des éclairs à peine entrevus ?

Un son argentin, tantôt très clair, tantôt tout veulé, bercé dans l'espace par les halètements de la rafale, annonça la messe de minuit : on eût dit un écho des voix des anges "sur les plaines de Galilée, annonçant aux bergers qu'un Enfant leur était né," selon la naïve ballade de nos pères.

N'attendait-il que cela ?...
Franz poussa un long soupir. Semblant sortir d'un atroce cauchemar, il se souleva péniblement, reconnaissant chacun et chaque objet.

Celui qu'ils appelaient le docteur avait passé son bras sous la tête du mineur, le soutenant et formant ainsi un magnifique groupe de charité.

—Ah ! docteur ! vous êtes bon, vous... vous qui n'avez cessé de nous combler de bienfaits, malgré mes révoltes contre la société, mes malédictions contre les riches !... Père, écoute... et pardonne-moi quand j'aurai fini... Nous avons organisé un complot : j'étais l'âme de ce complot. Nous devons nous mettre en grève, briser les machines, incendier les bâtiments, tuer le directeur s'il résistait, piller les coffres-forts de la compagnie...
"Nous venions de conclure les derniers arrangements, quand le mortel grisou nous ensevelit... J'ai cru mourir !... Où était mon âme, en ces instants terribles ?... Je crus voir un Enfant dans une crèche,

entouré de pauvres, d'ouvriers comme moi... et bien loin derrière eux, j'apercevais des rois, des princes : je reconnus votre visage, docteur ; des riches, des industriels, je crus distinguer parmi eux notre directeur. Je voulus maudire l'Enfant : mais son regard d'une douceur troublante, avait cependant une telle pénétration, que je vis l'état de mon âme aussi distinctement qu'on voit la limpidité du cristal sous un rayon de soleil. Je ne voulais pas me rendre ; un orgueil insensé couvrait mon âme comme la gangue enveloppe de matière vile le schlich avant qu'on le porte au fourneau. Le regard de l'Enfant prit une acuité terrible sous le coup de laquelle je crus être anéanti... quand je vis, agenouillé au pied de la crèche, et versant des larmes qui tombaient brillantes comme des diamants sur les petits pieds nus de l'Enfant, Karl, mon fils, mon pauvre petit martyr !...

Un sanglot souleva le sein de cet homme qui, tantôt, paraissait si dur ; les larmes ruisselaient sur la barbe blanche de l'aïeul ; Gretchen, qui s'était doucement rapprochée, murmura une ardente action de grâce, puis, se relevant, couvrit de baisers le front livide encore de son mari : nous ne pouvions contenir notre émotion.

—L'enfant caressa les blondes boucles éparses sur ses langes ; il plongea de nouveau un rayon de feu à travers mon âme, et, en une harmonie comme jamais on n'en pourra ouïr sur terre, il dit : AIME !... Et mon âme me parut n'avoir plus cette enveloppe dont je parlais... tout s'effaça, je ne sus plus, je ne vis plus,

NOËL

POUR MEZZO-SOPRANO (OU BARYTON) ET CHEUR A 2 OU 4 VOIX

Paroles de MONFIE-CHÉNEAU

Musique d'ADOLPHE DESLANDRES

CHEUR

All. non troppo e Maestoso. P. CHEUR S.

Son - nez, ca - ril - lon - nez, clo - ches, c'est jour de fé - te.
C'est fé - te sur la terre et fé - te dans le ciel; De no - tre li - ber - té, ce - lé - brons la con - qué - te, Chrétiens, chan - tons joy - eux : c'est No - él.

1^{er} COUPLLET

Ce - lui qui règne aux cieus est cou - ché dans la crè - che comme un pe - tit en - fant, comme un sin - ple mor - tel; Sa - bais - sant jus - qu'à nous, c'est de là qu'il nous pré - che, Son sou - rire et ses pleurs pour nous sont un ap - pel.

2^e COUPLLET

Pro - ster - nes - ti - ci - las com - me là - haut les an - ges, Nous ta - do - rons Je - sus, i - dé - al o - ter - nel, Et nous mè - lons nos chants, nos hym - nes de lou - an - ges... Leur voix des - cend vers nous, la - nô - tre monta au ciel.



MADONE ENTOURÉE DES ANGES ADORANT JÉSUS. — MA



MADONE AVEC L'ENFANT JÉSUS ET LES ANGES

je ne vécut plus... jusqu'à ce que, tout à l'heure, mon âme reprit possession de mon corps.

La mère revenait, portant un paquet informe de couvertures et d'oreillers.

L'ayant déposé près du mineur, elle écarta les couvertures sous les yeux de Franz qui poussa un cri terrible et s'évanouit...

* *

Nous étions haletants.

Dans les couvertures reposait un petit corps à l'aspect cadavérique : était-il mort ?

Le docteur épuisait en vain sa science : les deux formes sur la table restaient rigides, nul souffle ne ternissait la petite glace cerclée d'or que passait le docteur sur leurs bouches closes.

Des vibrations joyeuses de bronze et d'argent couraient sur les vagues de l'air. C'étaient des sons de joie, des exhalations d'amour : autour de nous — contraste affreux — mort et désespoir !

Mais ces vibrations, ces voix aériennes, c'était le rappel du moment béni où le petit Jésus anéantissait sa Toute-Puissance dans la crèche : de ce qu'il la rend infiniment faible, en est-elle moins infinie pour cela ?

Deux exclamations :

— Papa !...

— Karl !...

Miracle de bonté, d'amour !

Par quels bouleversements contrastants nous passâmes en ces quelques heures !

— Mon petit Karl !... Béni soit Dieu qui te rend à notre amour !

Il le serrait sur son cœur, l'accablant de caresses passionnées, de baisers éperdus.

— Père !... tu étais près de la crèche, mais tu ne voulais pas... Je pleurais... Et l'aimable, l'adorable petit Jésus, caressant les boucles de mes cheveux, me dit avec un accent indéfinissable : ESPÈRE !... Et je vis qu'il t'enveloppait de miséricorde...

— Oui, Karl, mon âme, mon sauveur : JE CROIS !...

Le docteur, se tournant vers nous, nous dit en allemand :

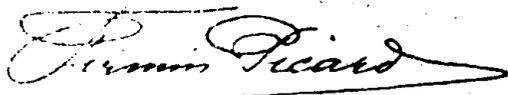
— L'Enfant-Dieu a fait trois miracles : il a guéri l'âme, puis le corps d'un révolté contre ses lois ; il a rendu la santé à l'ange qui l'avait supplié pour son père.

Un prêtre, que le docteur avait fait quérir malgré les éléments déchaînés, entra en cet instant.

S'avançant vivement vers le docteur :

— Monseigneur !... Vous, toujours vous auprès des pauvres, des souffrants !...

Le docteur le calma d'un signe, et lui conta ce que nous venons d'essayer de transcrire. Puis, il fit un papier par lequel il assurait l'avenir de cette honnête et intéressante famille, et signa ce seul nom : Jean.



13 décembre 1898

LA CRECHE

*Le Ciel est noir, la terre est blanche,
Cloches, carillonnez gaiement ;
Jésus est né, la Vierge penche
Sur lui son visage charmant.*

*Point de courtines festonnées
Pour préserver l'enfant du froid,
Rien que des toiles d'araignées
Qui pendent des poutres du toit.*

*Il tremble sur la paille fraîche,
Ce cher petit enfant Jésus,
Et pour l'échauffer dans sa crèche,
L'âne et le bœuf soufflent dessus.*

*La neige au chaume pend ses franges,
Mais sur le toit s'ouvre le Ciel
Et tout en haut le chevre des anges
Chante aux bergers : Noël, Noël.*

TH. GAUTHIER.

ÉGOÏSME ET CHARITÉ

LA VEILLE DE NOËL

La petite maison n'avait qu'une seule pièce ; au rez-de-chaussée, ses quatre murs lézardés soutenaient le toit de chaume qui abritait les pauvres gens contre la pluie, les vents, le froid et la neige.

A l'intérieur, tout est si bien rangé et si propre, que les vieux meubles disloqués et vermoulus ont comme un air de gaieté.

Une jeune femme tricote activement devant deux morceaux de bois mort qui se consomment lentement dans le foyer de la cheminée. Près d'elle, sur une vieille couverture de laine pliée en quatre, ses enfants, deux petits garçons, jouent et s'embrassent. L'aîné se nomme André, il a sept ans ; le second n'a pas encore quinze mois.

André amuse son petit frère ; il l'empêche de s'impatienter et de pleurer, pour permettre à sa mère de travailler. Celle-ci a plus souvent les yeux sur les deux têtes blondes que sur ses longues aiguilles d'acier, mais le tricot n'en va pas moins vite.

C'est une femme d'environ trente ans, pâle et amaigrie ; on voit qu'elle souffre. Par instants, deux larmes brillant dans ses yeux, s'échappent d'entre ses longs cils et tombent sur ses joues.

II

Tout-à-coup, sur ce tableau de famille, la porte s'ouvrit, et un des huissiers de la justice entra.

En le voyant, la jeune femme laissa tomber son ouvrage à ses pieds ; son visage devint plus pâle encore, et elle se leva toute tremblante.

— Avant d'exécuter les ordres de M. Gorjut, je viens vous demander si vous voulez payer.

— Hélas ! monsieur, mon mari a cherché à emprunter, mais il n'a pu trouver un sou. Nous sommes trop misérables, on n'a pas confiance. Ainsi, c'est bien fini, M. Gorjut n'a pas pitié de nous.

— Je lui ai demandé de vous accorder du temps ; il ne veut rien entendre ; c'est aujourd'hui la veille de Noël ; il vous reste une demi-journée et demain pour trouver la somme.

— Nous ne la trouverons pas, M. Girardin, nous ne la trouverons pas ! Vingt dollars ! Qui donc nous prêterait tant d'argent ? Ah ! je vous en prie, monsieur, je vous en supplie, ayez pitié de nous.

— Je ne puis rien, ma chère dame, rien.

— M. Gorjut est donc bien dur ?... Nous chasser de la maison au milieu de l'hiver, vendre nos pauvres meubles !... Il veut donc que nous mourions de faim et de froid dans la neige ? Nous ne lui avons jamais fait de mal pourtant. Mon homme n'est pas un débauché, un coureur, un paresseux, c'est un bon père, un bon mari, un travailleur. S'il n'a pas payé, c'est qu'il a été malade pendant deux mois, M. Gorjut le sait bien. Est-ce qu'on peut empêcher la maladie de venir ?

— Je voudrais pouvoir vous venir en aide, dit l'huissier avec émotion ; mais j'ai sept enfants à nourrir et je suis pauvre, presque aussi pauvre que vous. Il vous reste encore un espoir, allez voir M. Gorjut. Peut-être se laissera-t-il attendrir.

— Est-ce qu'il voudra me recevoir ?

— Je l'espère.

— Je suivrai votre conseil, et j'irai voir M. Gorjut. L'huissier se retira.

Mais déjà le plus jeune des enfants s'était endormi dans les bras de son frère. La mère le prit doucement, lui déposa un baiser sur le front et le coucha dans son berceau. Ensuite, elle prit André par la main et sortit.

III

M. Gorjut, assis devant le grand feu clair qui flamboyait dans la cheminée, était occupé à aligner des chiffres et à faire des additions.

Mlle Gorjut, une charmante fille de dix-huit ans, lisait, assise auprès du feu.

Le riche propriétaire voulut bien interrompre son travail pour recevoir la visiteuse.

— M'apportez-vous mon argent ? lui demanda-t-il durement.

— Hélas ! non, monsieur, répondit la pauvre femme.

— Si ce n'est pas pour me payer, pourquoi venez-vous ?

— Je viens vous demander du temps, monsieur ; nous travaillerons, nous vous paierons, je vous le promets. Jacques va bien maintenant, les forces sont revenues.

— Du temps, un nouveau délai, non. Vous deviez payer à la Saint-Martin, nous voici à la fin de l'année ! J'ai trop attendu, je ne veux plus attendre.

La malheureuse tremblait comme la feuille agitée par le vent.

— M. Gorjut, reprit-elle, nous vous avons toujours bien payé. Si nous sommes en retard aujourd'hui, c'est la faute de la maladie.

— Ce n'est pas mon affaire. Si vous ne payez pas demain, après-demain vous partirez.

— Où voulez-vous que nous allions ?

— Cela ne me regarde pas.

— J'ai deux enfants, M. Gorjut, celui-ci et un autre petit, tout petit, dit-elle en pleurant. Ah ! vous n'aurez pas le cœur assez dur pour faire cela. Nous vous aimons, nous vous respectons ; pourquoi nous traitez-vous ainsi ?

— Je veux être payé.

— Mademoiselle, reprit-elle, en s'adressant à la jeune fille, de grâce, intercédiez pour nous auprès de votre père.

Mlle Gorjut fit un mouvement, mais elle ne leva point les yeux et garda le silence.

La jeune femme resta un moment interdite et regarda tour-à-tour, avec une sorte d'effroi, le père et la fille.

— Mon Dieu ! dit-elle enfin, je n'aurais jamais cru qu'on pût être si cruel pour des malheureux !

Puis elle reprit doucement, et avec une certaine dignité :

— M. Gorjut, je vous demande pardon d'être venue vous déranger ; je l'avoue, j'espérais vous attendre. Je n'aurais pas osé supposer que vous resteriez insensible devant la douleur d'une mère qui venait vous implorer au nom de ses enfants. Vous me repoussez, votre cœur s'est fermé pour nous ; c'est à Dieu seul que je m'adresserai maintenant. Peut-être aura-t-il pitié de nous. Ah ! monsieur, je ne vous souhaite pas de souffrir un jour autant que moi.

Après ces paroles, elle prit son enfant dans ses bras et sortit vivement.

M. Gorjut se remit tranquillement à ses additions. Mlle Gorjut ferma son livre. Sur la dernière page qu'elle avait lue, il était tombé deux larmes.

IV

La jeune mère rentra chez elle : l'enfant dormait encore, le feu s'était éteint, elle s'assit près du berceau et se mit à sangloter.

Le petit André se haussa autant qu'il put, et, étant parvenu à se suspendre au cou de sa mère, il couvrit ses joues de baisers.

— Maman, je ne veux plus que tu pleures.

— Eh bien ! oui, je ne pleurerai plus.

— Ecoute, c'est demain Noël. Tu m'as dit que ce jour-là le bon Noël apportait des bonbons aux enfants qui avaient été bien sages. Moi, j'ai été sage, n'est-ce pas, maman ? Mon petit frère aussi.

— Oui, mon ami, vous avez été bien sages tous les deux.

— Le bon Noël viendra chez nous cette nuit ?

— Je l'espère.

— Eh bien ! maman, je ne veux pas de bonbons.

— Tu ne veux pas de bonbons, mon ami ?

— Non, je vais dire ma prière, pour que le bon Noël apporte de l'argent.

— De l'argent ?

— Oui, pour que M. Gorjut ne te fasse plus pleurer. Et le petit garçon alla s'agenouiller, les mains jointes, au milieu de la chambre.

— Oh ! oui, priez, priez ! s'écria la mère.

Et, à son tour, elle se mit à genoux devant le berceau de son jeune fils.

Il était nuit noire lorsque Jacques rentra ; il apportait, comme il le faisait chaque jour, un énorme fagot de bois mort, qu'il avait ramassé dans la forêt.

La jeune femme jeta sur le feu une brassée de bois. On fit cercle autour de la flamme pétillante.

Jacques mangea sa soupe sur ses genoux, et se mit au lit.

André, qui n'oubliait pas le bon Noël, eut soin de placer les petits souliers de son frère et les siens tout près du feu sous le manteau de la cheminée.

—Te trouves-tu mieux ? demanda la jeune femme à son mari, que la fatigue avait exténué.

—Oui, répondit-il. Je crois que je vais dormir. Un bon sommeil me remettra.

—Moi, je vas faire la veillée de Noël, dit-elle.

Et elle reprit son tricot. C'était un gilet de laine qu'elle confectionnait pour son mari.

Une demi-heure plus tard, Jacques et les deux enfants dormaient.

V

Elle travaillait la jeune femme, et elle se disait :

—Quand Jacques portera ce bon tricot, il n'aura plus froid.

Elle pensait aussi à la menace du propriétaire, et elle se trouvait bien malheureuse.

Elle n'avait rien dit à son mari, car elle avait eu peur de le rendre plus malade. Elle préférait souffrir seule.

Vers dix heures et demie, la lampe s'éteignit d'un coup, faute d'huile. Il n'en restait plus dans la maison et elle n'avait plus d'argent pour aller en acheter.

Peu de temps après, les cloches sonnèrent à grande volée : elles appelaient les fidèles à la messe de minuit.

—Je suis si mal vêtue pour aller à l'église, se dit la jeune femme, mais n'importe, à l'entrée, cachée derrière un pilier, on ne me verra pas, j'entendrai les chants et je joindrai mes prières à celles des autres fidèles.

Jacques et les enfants dormaient toujours.

Elle s'éloigna à petits pas et sortit sans bruit de la maison.

Cinq minutes après, deux femmes, dont l'une portait une lanterne sourde, s'arrêtèrent devant l'humble demeure.

Il avait neigé dans la soirée, puis à la neige avait succédé un épais brouillard.

—Il n'y a pas de lumière dans la chambre, dit à voix basse une des deux femmes.

—C'est vrai, répondit l'autre, ils sont couchés sans doute.

—Faut-il entrer ?

—Oui. La porte n'est sûrement fermée qu'au loquet. Dans le village, les pauvres gens ne se servent pas de clé.

La plus jeune des deux femmes prit la lanterne des mains de sa compagne, ouvrit la porte doucement et entra seule dans la maison.

Elle s'avança timidement jusqu'auprès du lit du petit André. Là, elle s'arrêta. Puis, projetant la lumière de sa lanterne sur les objets, elle regarda. Elle vit Jacques endormi, l'enfant dans son berceau, et le visage frais et rose d'André, ressortant comme une peinture sur la toile blanche de son petit oreiller. Il lui sembla que le garçonnet avait ouvert les yeux.

Elle s'approcha de la table en plongeant la main dans la poche de sa robe. Elle la retira fermée, avec l'intention évidente de mettre sur la table ce qu'elle tenait. Mais en ce moment, la lumière de la lanterne frappa sur les petits souliers placés par André sous le manteau de la cheminée.

L'inconnue tressaillit et un sourire glissa sur ses lèvres.

Elle s'approcha vivement de la cheminée, se baissa et sa main fine et blanche passa plusieurs fois au-dessus des petits souliers. Enfin, elle se redressa belle et radieuse, et, légère comme un oiseau, elle courut rejoindre sa compagne.

Quand la jeune femme rentra au milieu de la nuit, Jacques et les enfants dormaient toujours.

VI

Jacques et les enfants se réveillèrent en même temps à l'aube naissante.

—Jacques, dit-elle, tu as bien dormi ; te ressens-tu encore de ton malaise ?

—Plus du tout ; le sommeil a réparé mes forces, je suis tout-à-fait bien. Je vais me lever, je ferai un peu de feu pour que la chambre soit chaude quand tu habilleras les enfants ; puis, je me rapprocherai et j'irai à la messe à mon tour.

A ce moment, André se réveilla aussi. Il se retourna dans son lit, sortit à moitié de dessous les couvertures et regarda du côté de la cheminée, les yeux grands ouverts. Mais le jour était encore trop faible ; il ne put voir ses souliers et ceux de son petit frère.

—André, lui dit sa mère, tu vas avoir froid, recouche-toi, mon ami, recouche-toi bien vite.

L'enfant obéit ; mais relevant sa petite tête intelligente :

—Maman, dit-il, le bon Noël est venu cette nuit ; je voudrais savoir ce qu'il a apporté à mon petit frère et à moi.

—Hier soir, dit la jeune femme à son mari, ma lampe s'est éteinte, nous n'avions plus d'huile. Je suis allée à la messe de minuit. En entrant dans l'obscurité, j'ai oublié de mettre, dans leurs souliers, des noisettes et deux morceaux de sucre que j'ai mis en réserve pour cela, il y a plus d'un mois.

—Maman, cria André, dis-moi donc tout de suite ce qu'a apporté le bon Noël.

—Oui, je vais te le dire.

Elle s'habilla très-vite et alla prendre dans un meuble sa petite réserve de sucre et de noisettes. Elle était presque gaie. Ce rien n'allait-il pas être la joie de ses enfants ?

Comme elle se disposait à vider sa main dans les petits souliers, elle s'aperçut qu'une autre main l'avait prévenue. Elle ne put retenir un cri de surprise. Elle courut vers son mari et l'embrassa à plusieurs reprises.

—Méchant, lui dit-elle, d'une voix entrecoupée, pourquoi ne me disais-tu pas que tu leur avais acheté des bonbons ? Mon Dieu ! comme ils vont être heureux !

—Voyons, calme-toi, fit Jacques, je ne te comprends pas, je n'ai rien acheté. Je n'ai pas trop de ce que je gagne pour nous donner du pain.

—Mais ces bonbons, Jacques, ces bonbons, d'où viennent-ils ?

—Tu as mal vu.

Elle alla prendre un soulier et le plaça sous les yeux de son mari.

—C'est vrai, fit-il.

—Jacques ! s'écria-t-elle, cette nuit, en mon absence, quelqu'un est entré chez nous.

—Mais oui, maman, cria André, le bon Noël, je l'ai vu.

La jeune femme versa sur la table le contenu du soulier. Au milieu des bonbons tomba une pièce d'or.

—Jacques, de l'or ! fit-elle. Regarde.

—De l'or, répéta le mari, qui croyait faire un beau rêve.

Elle prit les autres souliers. Dans chacun, il y avait une pièce d'or avec les bonbons.

—Vingt dollars ! s'écria-t-elle, nous sommes sauvés !

Elle pleurait ; le bonheur, la joie l'étouffaient. Enfin elle devint plus calme ; elle donna des bonbons à André, qui se mit à les croquer sans façon.

—Le bon Noël est bien gentil, dit tout-à-coup le petit garçon : je lui ai demandé de l'argent, et il m'a aussi rapporté des bonbons.

—André, lui dit sa mère, tu m'as dit tout-à-l'heure que tu avais vu le bon Noël.

—Oui, maman. Je me suis éveillé la nuit, j'ai vu chez nous une grande lumière, et au milieu, le bon Noël qui descendait du ciel. Il était là, tiens tout près de moi, il m'a regardé et j'ai vite fermé les yeux.

—Était-il vieux ?

—Non.

—Tu n'a pas reconnu sa figure ?

—Si. Il avait la même figure que mademoiselle Gorjut.

—Ah ! je comprends ! s'écria la jeune femme en levant ses bras vers le ciel. A côté de l'homme égoïste et sans cœur, Dieu a placé l'ange de la charité.

J. DE C.

LE MONTAGNARD

Ce club, essentiellement canadien-français, s'est construit en haut de la ville, rue Saint-Denis, un patinoir dont l'aspect extérieur est monumental. L'intérieur correspond à cet extérieur.

Le 14 décembre était fixé pour faire l'ouverture de cette belle salle de récréation : la fête fut réussie au delà de toute expression. S. H. le Maire Préfontaine, avait accepté de présider à cette inauguration, et même il fit le premier tour sur la glace unie du patinoir.

Il prononça un joli petit discours par lequel il engagea la société canadienne-française à patronner de tout son pouvoir, de son crédit même, cet excellent club vraiment national.

M. H.-A. Robert, le président, et les autres officiers du club, ont grandement fait honneur à leur association.

Nous recommandons, cette fois encore, Le Montagnard à tous ceux qui aiment notre belle langue, notre superbe patrie, notre divine religion : les trois sont si intimement unies, que celui qui en attaque une seule est un traître ou un ennemi.

Nous reviendrons sur ce sujet.

AMUSEMENTS

THÉÂTRE FRANÇAIS

M. Phillip's nous promet, pour cette semaine, une des plus jolies pièces en son genre que l'on ait jouées ici. *Le Maister of Woodbarrow*, qui tient l'affiche, est une idylle dont la simplicité et le thème si naturel ont fait la réputation de son auteur. M. H.-R. Sothorn a remporté dans cette pièce un succès bien mérité pendant une saison entière à New-York. M. Hallett Thompson a reçu des félicitations de la part de ses nombreux amis au sujet de son retour à Montréal.

Tous seront heureux de lui souhaiter la bienvenue dans le rôle du "Maister," où il excelle.

Parmi les vaudevillistes, le public aura l'occasion de revoir le petit Major Doyle.

MONUMENT NATIONAL

C'est admis ; le succès constant qui a marqué les soirées de famille du Monument National, prouvent que le peuple a besoin de se récréer honnêtement, et qu'on ne pouvait lui offrir rien de plus agréable que ces spectacles moraux et attrayants qui lui sont un délassement en même temps qu'un enseignement. Dimanche le 18 décembre on a joué avec un entrain admirable les trois comédies suivantes de Labiche : *Embrassons-nous*, *Folleville*, *Une pluie de baisers* et la *Grammaire*.

Pour dimanche prochain on prépare un grand spectacle qui ne manquera pas d'attirer une foule considérable. Le prix de l'entrée est à la portée de toutes les bourses et l'on ne saurait passer une plus délicieuse soirée pour une somme aussi modique.

BIBLIOGRAPHIE

Le grand almanach canadien illustré qui vient de paraître est supérieur à tout ce que l'on a fait en langue française encore en Amérique. Il contient quatre dessins inédits de M. Edmond-J. Massicotte, et 40 portraits à l'héliogravure, des contes du pays, par M. N. Larose, Mlle Dandurand et A. Lusignan, des poésies par douze de nos principaux poètes, des mots pour rire, des biographies, etc. Imprimé sur papier de luxe grand format et vendu au prix modique de 10 cents, il est évidemment sans rival. Comme le tirage est limité les commandes abondent chez M. L. Béliveau, libraire de la rue Notre-Dame, Montréal.

Rosalba ou les deux Amours

ÉPISE DE LA RÉBELLION DE 1837

Illustrations de Edmond J. Massicotte

(Suite)

Les anciens cultivateurs montraient du doigt ce signe alarmant. Les nuées de vapeur s'élevaient rapidement dans la direction de la ville, comme la fumée d'une bataille ou d'une grande conflagration, puis elles s'élançaient en ligne droite et en longues spirales pour atteindre la région la plus élevée de l'air, où elles formaient des masses compactes au-dessus du fleuve. L'horizon était brumeux et confus, tantôt traversé par des barres d'un blanc perle, tantôt assombri par de grandes masses mouvantes. Parfois le son des cloches, les cris des hommes et des animaux se faisaient entendre d'une rive à l'autre ; puis l'atmosphère changeait tout à coup d'aspect et il s'établissait un silence de mort. Evidemment, il y avait un choc de courants et de contre-courants sur le fleuve et de mystérieuses girations dans ses profondeurs cachées. Toutes les sciences physiques tiennent de l'empirisme. Nous voyons les effets, mais nous ne pouvons deviner les causes ; il est bon qu'il en soit ainsi, car si certains secrets de la nature nous étaient dévoilés, même pour un instant, notre terreur empêcherait toutes nouvelles recherches.

La matinée se passa ainsi. Les cultivateurs dirent que s'il n'y avait pas de changement à midi, le jour irait s'assombrissant et il y aurait une crise avant la nuit. A midi, point de changement. Le soleil perça un peu une ou deux fois, puis il disparut complètement. Par degrés le vent s'éleva, balayant d'abord la neige légère qui se trouvait sur la glace, puis, fondant à travers les couches de vapeur, il les déchira en lambeaux et les dispersa aux quatre points de l'horizon. Quelques piétons téméraires qui traversaient d'une rive à l'autre semblaient autant de géants enveloppés dans des manteaux immenses et marchant à grandes enjambées sur le cercle de l'horizon. Ces apparitions, qui sont dues à de simples effets de réflexion, donnent lieu dans les climats du nord à des superstitions étranges.

Les voyageurs étaient aussi effrayés que les habitants qui se trouvaient sur la rive, car la glace craquait partout sous leurs pieds et ondulait parfois comme une masse en fusion, et l'eau, passant par toutes les crevasses, semblait les menacer d'une inondation terrible.

La nuit arriva enfin, et avec elle un apaisement soudain de la tempête. La cloche sonnait l'angelus au clocher de Varennes, et les cloches de la Pointe-aux-Trembles lui répondaient de l'autre côté de l'eau. C'était, pour la foule qui se trouvait sur les hautes terres depuis le matin, le signal de regagner ses foyers. Quelques-uns espéraient que le temps se calmerait, mais les plus expérimentés secouaient la tête et prédisaient que ce calme annonçait une tempête plus terrible encore. Pour cette raison, plusieurs se décidèrent à continuer leur veille au détriment de leur souper.

Une heure plus tard, pendant que les habitants de Varennes étaient tranquillement assis autour de leurs tables ou près de leurs foyers ronflant bruyamment, pendant que plusieurs d'entre eux peut-être, ne songeaient plus aux sinistres présages de la journée, un bruit effroyable se fit entendre, qui sembla ébranler les fondations de leurs demeures. Ce n'était pas le bruit sourd du tonnerre, ni l'explosion sonore du canon, mais un fracas retentissant comme le choc d'une roche volcanique contre un immense bouclier de métal. En un instant, hommes et femmes étaient debout et les enfants s'éveillaient dans leurs berceaux. "La débâcle !" tel fut le cri de tous.

En un instant, la colline et la grève furent couvertes d'une masse de peuple. Et quel spectacle s'offrit aux yeux de la foule ! La nuit sombre était, de temps à autre, illuminée par des lueurs crépusculaires. C'était le reflet de la glace maintenant empilée ici en blocs fantastiques, là en pyramides ressemblant à quelque château ou à une cathédrale gothique, et plus loin en amas phosphorescents comme ceux que l'on voit après un tremblement de terre. L'eau s'élançait en grondant et en sifflant contre une barrière solide, là dans une étroite ouverture. Tantôt elle mugissait comme une cataracte, tantôt elle murmurait comme un ruisseau, quand elle arrivait dans les passages. Le vent soufflait avec furie. On aurait dit que les courants retenus par la glace durant l'hiver, s'élançaient sur l'immense fleuve et jouissaient, avec un plaisir sauvage, de leur liberté nouvellement recouvrée. Qui pourrait dire si les cavernes d'Eole, dont parle la mythologie ancienne, ne sont pas une réalité scientifique ?

Ce fut une heure d'agonie et d'attente. Les habitants terrifiés attendaient une catastrophe. Ils étaient, pour le moment, réduits à

l'impuissance. Derrière eux, leurs maisons que la glace pouvait emporter ou qui allaient être submergées. En avant, quelques malheureuses victimes, surprises par la débâcle, luttèrent peut-être contre la mort. Il restait pourtant une chance. S'il se manifestait bientôt une autre débâcle aussi forte que la première, tout irait bien, parce que le choc ouvrirait certainement le chenal. Si, au contraire, il s'écoulait un intervalle suffisant pour donner à la glace le temps de se reformer le choc serait désastreux. C'est malheureusement ce qui arriva.

Dix minutes, vingt, trente, quarante minutes s'écoulèrent, il n'y eut pas de changement. La glace tenait bon, bien que l'eau et le vent fissent entendre des rugissements tout comme en pleine mer.

Un vieillard suivait toutes les phases de la catastrophe avec plus de calme et, peut-être, plus d'intelligence que tout le reste de la population. C'était le sonneur de l'église. Dès le début de la soirée, il avait prédit ce qui allait arriver, et à ce moment il déclara à ceux qui l'entouraient que la crise aurait lieu vers neuf heures.

—Tenez-vous sur vos gardes, dit-il. Je vais à la tour et je sonnerai le tocsin quand il sera temps. Il faut éveiller les gens des rangs voisins pour le cas où l'on aurait besoin de leurs secours, c'est-à-dire s'ils peuvent entendre la cloche, ce dont je doute. Mais si, à ce moment, il y avait quelques personnes sur la glace, la cloche leur indiquerait de quel côté elles devront appeler au secours. Que Dieu nous aide tous ! c'est une terrible débâcle.

Le vieux sonneur avait bien deviné. A peine le dernier coup de neuf heures avait retenti, qu'un craquement plus fort que le premier se fit entendre, et que les masses de glaçons en avant de Varennes, s'effondrèrent comme une montagne qui s'engloutit dans l'eau. Un cri de terreur retentit dans toute la foule qui bordait la berge :

—L'eau monte ! L'eau monte !

Ceux qui se trouvaient au bas de la côte s'élançèrent sur le grand chemin qui conduit du bord de l'eau à l'église. Ceux qui se trouvaient au sommet, repoussés par la foule en retraite, couraient en désordre vers les premières maisons du village. Ce n'était que bruit et confusion. Mais la cloche de la tour couvrait tous ces bruits.

CHAPITRE II

LA JEUNE FILLE-PILOTE

Pendant que ces terribles scènes se passent dans le village de Varennes, où nous ne saurions encore calculer l'étendue du désastre descendons le fleuve, sur un parcours de quelques milles, et là, constatons un incident qui, tout en nous donnant une idée plus vive des dangers qui accompagnent la débâcle de la glace sur le Saint-Laurent, nous fournira le premier des événements dont la série compose cette histoire.

A quatre milles en aval du village de Varennes, mais toujours dans la paroisse, sur le grand chemin qui longe le fleuve, se trouve une ferme distante de vingt arpents de l'habitation voisine.

Dans la soirée dont il s'agit, le père et ses deux fils aînés s'étaient rendus en toute hâte au village pour y porter les secours qui pourraient être nécessaires. Ils ne craignaient rien pour leur propre maison, car elle était si élevée sur la berge que les inondations les plus fortes ne l'avaient jamais atteinte. La mère demeura à la maison avec les jeunes enfants, priant pour le salut de ceux qui pouvaient être en danger durant cette nuit terrible. Seule, la fille aînée, après avoir longtemps écouté avec attention aux portes et aux fenêtres, traversa le chemin et alla s'accouder sur la clôture qui dominait la berge. Elle était là quand sonna le tocsin et quand le tumulte, sur le fleuve, lui apprit que la débâcle était à son apogée. Il n'en fallait pas d'avantage pour enflammer son imagination. Elle contemplait avec stupeur le noir abîme ouvert devant elle et se lamentait sur le destin de ceux qui, peut-être, luttèrent pour leur existence dans ces profondeurs dangereuses.

Depuis une grande demi-heure elle était absorbée dans ces sombres pensées, lorsqu'elle fut tirée de ses méditations par un faible cri qui retentit à une grande distance sur le fleuve. Était-ce un jeu de son imagination ? ou bien était-ce réellement le cri d'un être humain en détresse ? Si l'on appelait au secours, elle se disait, en serrant convulsivement la rampe de la clôture, qu'elle aurait le courage d'y aller. Le cri retentit de nouveau, plus fort, plus distinct et plus poignant. Hélas ! c'était bien une voix humaine qu'elle seule peut-être pouvait entendre, car le son lui était apporté par le vent du nord qui battait les flancs de la côte à ses pieds.

Des marches naturelles conduisaient de la maison au fleuve. Elle en connaissait toutes les marches et tous les détours, depuis son enfance. Au pied de l'escalier se trouvait une étroite plateforme, jetée au bord du fleuve, et semblable à celles dont se servent les ménagères de campagne les jours de lavage. Attachant sa coiffure et ramenant son châle sur ses épaules, la jeune fille descendit rapidement les marches et s'aventura sur la plateforme. Là, sans s'inquiéter des vagues furieuses ni de la glace flottante, elle se pencha pour mieux

écouter. Une troisième fois le cri d'agonie retentit plus fort au milieu du fleuve, directement en face d'elle. Elle se sentit électrisée. Mais que faire ? Répondre ? elle se trouvait contre le vent, et sa voix ne serait pas entendue. Remonter la berge et appeler du secours ? mais son père et ses frères étaient partis, et toute cette portion du village était déserte. Elle revint sur ses pas, en suivant la plateforme, et son pied heurta contre des planches qui s'y trouvaient. Elle pensa au bateau. A cette époque, il n'y avait pas de bateaux passeurs, et presque tous les cultivateurs, le long du fleuve, avaient chacun un bateau pour traverser le Pied-du-Courant quand la chose était nécessaire. Souvent la jeune fille avait traversé seule le Saint-Laurent dans son bateau, même au commencement du printemps et à la fin de l'automne. Elle s'approcha du petit abri où se trouvait le bateau. La serrure était fermée, mais les montants de la porte étaient en partie rongés par la glace. Elle put entrer et mit la main sur le bateau. Il n'était pas retenu au bord par la glace, mais balançait aisément sur ses étais. Elle l'attira à elle sans effort. Voyant cela, sans plus réfléchir, sans même se rendre intérieurement compte de la téméraire résolution qu'elle allait prendre, elle tira le bateau hors de l'abri, le mit à l'eau et s'y élança. Elle ne savait pas trop ce qu'elle faisait, et cependant tous ses mouvements étaient précis, et son courage s'animait de plus en plus parce que, pendant toutes ces évolutions, le cri : "Au secours !" retentissait de plus près et plus fort à ses oreilles.



Où suis-je ? qu'ai-je fait ?—Page 541, col. 2

Elle nagea droit vers le point d'où partait la voix. Les glaçons venaient tour à tour frapper les flancs de sa barque, mais comme elle avançait obliquement, ils ne l'endommageaient pas. L'eau était très-épaisse et le courant moins fort qu'elle ne s'y attendait. Ces circonstances étaient à son avantage, et la brave enfant ramait avec vigueur. Ce qui l'encourageait, c'est que le cri devenait plus distinct, si bien qu'une fois rendue à deux cents verges de la rive, elle crut entendre la voix à quelques pieds d'elle. Toutefois, elle ne vit rien, bien que la réflexion de la glace dût permettre de distinguer un objet aussi volumineux qu'un corps humain.

Soudain, la voix se tut. La victime était-elle tombée à l'eau ? Ou se trouvant à l'eau depuis longtemps, avait-elle enfin sombré dans l'abîme ? Tous les dangers qu'elle venait de courir seraient-ils inutiles ?

Depuis son départ de la plateforme, la pauvre petite comprenait, pour la première fois, la position critique dans laquelle elle s'était mise. Elle souleva sa rame, et pendant qu'elle regardait autour d'elle, son bateau allait rapidement à la dérive, poussé par la glace qui le battait en flanc. Un instant encore et quelque choc soudain pouvait le faire chavirer. Mais à ce moment suprême, son ceil vif découvrit un objet noir à quelques pieds à sa gauche et elle crut entendre un gémissement étouffé. Prenant la rame à deux mains, elle nagea vigoureusement et vira son embarcation vers l'objet qu'elle venait d'apercevoir. C'était une forme humaine pliée en deux, sur un glaçon de deux pieds carrés. Les pieds et les mains se touchaient presque, la tête penchait et le front touchait la glace. Un gémissement sourd partait de la poitrine. La brave enfant comprit vite la situation. La pauvre victime, épuisée, s'était endormie sur la glace. Cet homme allait mourir. Il n'y avait pas un instant à perdre. Il fallait l'éveiller. Mais comment ? Elle pouvait bien le frapper de sa rame, mais le choc allait le surprendre et il perdrait son équilibre déjà peu sûr. Elle pouvait accoster le glaçon, mais outre qu'elle n'avait pas la force de soulever un pareil poids, les efforts qu'elle pourrait tenter feraient certainement chavirer la frêle embarcation.

Hélas ! que faire ? A une dizaine de perches en avant, elle crut apercevoir un banc de glace solide, probablement relié à la glace de

la rive par une série de grappins naturels. Si elle pouvait atteindre ce point et remorquer l'homme évanoui jusque-là, elle trouverait un point d'appui pour le mettre dans le bateau. Avec l'énergie du désespoir, elle tenta cette manœuvre et réussit. Amenant le fragile glaçon à l'arrière, elle descendit rapidement vers le point où elle devait trouver un refuge temporaire. Là seulement, elle se hasarda à éveiller la victime. L'homme se leva comme s'il eût reçu un choc galvanique. Il se leva, et jetant des yeux hagards autour de lui :

—Où suis-je ? qu'ai-je fait ?

Pour toute réponse, il entendit une voix douce qui lui disait :

—Courage ! montez sur le banc de glace et vous êtes sauvé !

Sauvé ! ce mot produisait sur lui l'effet d'un puissant cordial. Réunissant toutes ses forces, d'un bond il sauta sur le banc de glace. Le petit glaçon qui l'avait soutenu jusqu'alors coula comme une pierre passa sous la quille du bateau et fila vers le milieu du fleuve. L'homme était dans la plus grande agitation ; il étendit les bras et commença à tourner sur lui-même en battant des pieds. Il ne semblait pas voir sa libératrice qui se tenait debout à la proue de l'embarcation. Il était tout à la délicieuse sensation de se trouver sur un appui ferme. La jeune fille lui adressa encore la parole :

—La glace va bientôt se rompre ! venez dans le bateau et nageons vers la rive.

L'homme, tremblant, murmura quelques mots inintelligibles. Son énergie, un instant ranimée, l'abandonna tout à coup, comme l'on devait s'y attendre ; il fit machinalement quelques pas en avant et tomba tout de son long dans le bateau, la face contre le fond. C'était une syncope. La jeune fille vira de bord et nagea vers la terre. Le retour fut dangereux, car elle avait à suivre le courant et pouvait être arrêtée par des blocs de glace accumulés. Mais la Providence, qui lui avait permis de sauver cet homme, ne devait pas l'abandonner au moment le plus périlleux de l'aventure. En regardant vers la rive pour diriger sa marche, elle vit la lumière de plusieurs torches et entendit l'écho de voix humaines.

—C'est mon père et mes frères ! pensa-t-elle.

En effet, son père et ses frères étaient revenus du village de Varennes, apportant la bonne nouvelle que les dégâts faits par la glace et l'eau étaient moindres qu'on ne l'avait pensé. Mais l'absence de la jeune fille avait bientôt changé en mortelle inquiétude le plaisir qu'ils avaient éprouvé. Où était-elle ? Elle était partie de la clôture. Ils suivirent ses traces jusqu'au bord de la levée. Avait-elle descendu les marches ? Ils descendirent. Ils coururent sur la plateforme, et de là, à l'abri du bateau. Le bateau n'y était plus ! En quelques minutes, tous les voisins furent sur pied et des torches illuminèrent toute la rive. L'agitation était à son comble lorsqu'on entendit le clapotement du bateau, et bientôt, dans le cercle lumineux, apparut la figure de la jeune fille-pilote.

C'était la Béatrice du Dante traversant son précieux fardeau sur les eaux du Léthé.

Un instant après, la proue touchait la rive. Le père, tremblant d'émotion, avait pris sa fille dans ses bras.

—Mon enfant ! ma chère enfant ! qu'est-ce que cela signifie ?

Un sourire fut la seule réponse de la jeune fille.

—N'es-tu pas gelée ? n'es-tu pas épuisée ?

Mais la délicate enfant s'était déjà évanouie dans les bras de son père.

Quatre hommes avaient pris la victime évanouie dans le bateau, et tous se dirigèrent vers la ferme.

Le lecteur tient sans doute à savoir le nom de l'héroïne.

Elle s'appelait Rosalba Varny.

CHAPITRE III

LE BUREAUCRATE

Les Varny étaient une des plus anciennes familles canadiennes. Ils tenaient rang avec les premiers colons de Varennes. Il est inutile de suivre leur généalogie en France ; ils étaient essentiellement plébéiens, et tout leur prestige était dû à des vertus pratiquées dans le Nouveau-Monde.

Une des aimables illusions des familles canadiennes-françaises consiste à réclamer des origines aristocratiques ; l'historien rit de ces prétentions, car il sait très-bien qu'il ne s'est établi au Canada qu'un petit nombre de familles vraiment nobles. Les Canadiens auraient meilleure grâce à s'enorgueillir de la saine démocratie qui est un des traits remarquables de leur pays.

(A suivre)

L'ORPHELINE

PAR MME LA BARONNE DE BOUARD

(Suite)

—Une pleurésie... état grave, très grave...

Tels furent les premiers mots que prononça le Dr Mathon lorsque, en quittant les appartements de la malade, il trouva dans le hall Olivier et Gérard Ruthwen qui l'attendaient, anxieux.

—Docteur, s'était écriée lady Augusta, en le voyant entrer, guérissez-moi vite. Je souffre trop.

Elle mettait en lui tout son espoir. Il la rassurait, ainsi qu'on rassure un enfant délicat et capricieux, par des paroles encourageantes et de fallacieuses promesses.

—Nous allons vous ôter ce point de côté, comme avec la main, milady. La potion que je vous prescrivis calmera tout de suite cette vilaine toux...

Elle fut déçue, lorsque les premiers effets de l'énergique médication, de laquelle elle attendait le soulagement, ne se traduisirent que par une douleur de plus, —la brûlure des vésicatoires, —ajoutée à celles qu'elle ressentait déjà.

Puis la potion était mauvaise ; à la fois amère et douceâtre, une sorte de mucilage écœurant qui augmentait, au lieu de les apaiser, les tourments de son inextinguible soif.

La maladie, due à un refroidissement violent, éclatait avec une intensité que semblait rendre plus terrible encore la vigoureuse constitution de lady Ruthwen. L'inflammation très grave des poumons s'accompagnait d'une réaction fébrile des plus inquiétantes. Dès le commencement de la nuit, le délire survint, terrifiant Florence qui, pour la première fois de sa vie, entendait ces incohérentes divagations de malade, tantôt d'une navrante puérilité, tantôt d'une violence quasi tragique.

La comtesse ne reconnaissait plus sa petite-fille, ou plutôt elle la confondait avec Flora Ruthwen, la malheureuse enfant si durement chassée du manoir. Elle la revoyait à la fois morte et vivante, avec un mélange de joie, de colère et d'effroi. Elle l'appelait près de son lit, inspectait avec une puérile minutie les détails de sa coiffure, de sa toilette ; puis, tout à coup, le regard durci, l'appelait fille ingrate et révoltée, la repoussait en la maudissant, et renversait, dans la brusquerie de ce mouvement inattendu, la cuillerée de potion ou la tasse de tisane que lui présentait Flor toute tremblante.

Et, à chaque accalmie de l'épuisant délire, à chaque fugitive reprise de connaissance, revenaient, lugubre mélodie, les gémissements et les plaintes.

—J'ai mal... bien mal... oh ! que j'ai mal... Est-ce que je vais souffrir longtemps ainsi ?

Flor, qui avait vu souvent Olivier endurer, avec une stoïque énergie, la torture des rhumatismes articulaires à leur période aiguë ; qui était le constant témoin de l'inaltérable patience avec laquelle il supportait l'énerve immobilité, la douloureuse impuissance de ses jambes paralysées, éprouvait, en face de cette lâche faiblesse, une pitié mêlée de commisération.

Lady Augusta pleurait comme un petit enfant sans forces et sans courage ; elle avait, également, peur des remèdes inconnus et du danger que lui révélait l'intensité de ses souffrances. Elle se lamentait de longues minutes avant de se décider à prendre le fade breuvage qui, cependant, devait la soulager. Son beau visage n'était plus reconnaissable ; la contraction des traits, surtout le rictus sardonique, qui est la caractéristique des pleurésies graves, en faisaient un masque impressionnant, que Flor osait à peine regarder.

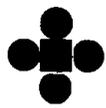
Assise à quelques pas du lit, auprès d'Ethel Stone, elle demeurait silencieusement ; et la bonne cousine, d'ordinaire fort loquace, se taisait, elle aussi, se levant seulement de temps en temps pour aller sur la pointe des pieds, recouvrir la malade ou relever ses oreillers affaissés.

Flor pensait, tout bas, combien cette nuit était différente du gai *five o'clock* de lady Dorset. En fermant les yeux, elle croyait entendre encore sa grand-mère applaudir l'entraînante valse de la *Walkyrie*, jouée par Maud, et complimenter Gérard sur la façon magistrale dont il avait chanté, avec la jolie miss, le duo de *Lucie de Lammermoor*.

En se séparant sur le seuil du grand hall, on avait fait le projet de se réunir, la semaine suivante, en Comité moins restreint.

Il était question de monter des charades, des tableaux vivants.

BOVRIL



**EST UN EXTRAIT
DE BŒUF...**

Préparez-le en y ajoutant
une cuillerée à thé dans
une tasse d'eau chaude.

BOVRIL...

Donne la force, conserve
la santé et est digéré par
tous les malades, tandis
que les autres remèdes ne
le sont pas.

BOVRIL, Limited

LONDRES, Ang.

25 & 27, rue St-Pierre, Montréal.

Maud était une organisatrice, plein d'entrain d'humour, de ces sortes de choses, et c'est pour cela que lady Augusta la trouvait si fort à son gré. Elle avait un talent merveilleux pour varier, à l'infini, les plaisirs des hôtes de sa mère.

On avait le projet... Et tout à l'heure, Flor venait d'entendre le docteur Mathon dire, entre deux portes, précipitamment, à miss Ethel, "qu'il ne répondait de rien".

La voix altérée de sa grand-mère l'arracha à sa rêverie.

La comtesse suppliait qu'on courût de nouveau à Dumbarton chercher le médecin. Elle ne pouvait plus supporter l'intolérable point de côté, la harassante oppression, et il lui fallait une piqûre de morphine.

La voiture, encore une fois, partit à fond de train. Il était minuit. Florence n'éprouvait nul besoin de sommeil ; cependant Noll lui dit, de ce ton à la fois très doux et péremptoire auquel elle ne résistait jamais, qu'il était temps qu'elle prit son repos.

Dès que la maladie de sa grand-mère avait été diagnostiquée, il s'était fait transporter, au premier étage, par Brice et par Hooper, et installer dans une des chambres vides à proximité de celle de lady Augusta. Miss Ethel et Suzan devaient veiller celle-ci, la première nuit, en attendant que le médecin envoyât de Dumbarton, pour suppléer, une garde sûre et expérimentée.

Flor gagna sa chambre, en proie à une fiévreuse inquiétude. Comment se passerait le reste de cette nuit dont le début avait été, pour la malade, si terriblement agité ?

De longtemps, il lui fut impossible de clore les paupières. Elle entendait toutes les allées et venues qui se faisaient dans le château et son imagination, en éveil, cherchait à en deviner la signification. Parfois, il lui semblait saisir, affaiblie et lointaine, une plainte étouffée par les tentures retombées, les épaisses cloisons, les portes fermées. A la fin, sa tête, lourde d'insomnie, s'immobilisa sur l'oreiller, ses pensées, confuses, se brouillèrent, et elle s'endormit pour ne se réveiller qu'avec le plein jour.

D'un brusque mouvement, elle se jeta à bas de son lit ; en un clin d'œil elle fut vêtue et courut vers les appartements de sa grand-mère.

Suzan en sortait, les yeux bouffis de sommeil, emportant sur un plateau, avec la veilleuse dont toute l'huile s'était consumée, des tasses et des fioles vides.

—Milady n'est pas plus mal, mais elle n'est pas mieux non plus. Telle fut sa réponse aux questions précipitées de Flor.

La jeune fille respira ; il lui semblait que, puisque cette terrible nuit n'avait pas emporté la vie de la malade, on pouvait conserver quelque espoir.

Plusieurs jours se passèrent ainsi, mornes et lourds, dans les mêmes souffrances pour lady Ruthwen, les mêmes anxiétés pour ceux qui la veillaient.

Noll se faisait souvent conduire dans la chambre de sa grand-mère, Flor y passait de longues heures le jour, et une partie de ses soirées ; une garde très adroite, paisible et discrète, relayait maintenant Miss Stone et la femme de chambre. Géralde retenu par une invincible répugnance, n'osait plus franchir le seuil de l'appartement aux persiennes closes où régnait une atmosphère tiède et fade, chargée d'odeurs pharmaceutiques, qui l'avait suffoqué la première, la seule fois qu'il y fût entré.—(A suivre)

CHOSSES ET AU TRES

—L'on trouve souvent dans les Indes des crabes de 2 pds. de long.

—Les Chambres Provinciales sont convoquées pour le 12 janvier prochain.

—En parlant on plaît quelquefois et en écoutant on plaît toujours.

—Le coupable craint le glaive de la justice, l'innocent son bandeau et tous deux sa balance.

—Le Sultan vient de décréter la suppression de tous les journaux français en Turquie.

—La cathédrale de Seville, Espagne, possède le plus gros orgue du monde ; il a 53 tuyaux.

—Environ 6,000 étoiles sont visibles à l'œil nu ; un télescope puissant en découvre 5,000,000.

—On estime que \$15,000,000 sont dépensées par année pour les annonces, dans les différents journaux et revues de l'Amérique du Nord.

—On s'attend à une courte session, sur tout si les citoyens de Montréal ne demandent pas d'amendements à leur charte municipale, comme la chose est annoncée.

—On nous dit que le nombre des téléphones Bell en usage au Canada est de 41,250 et non de 35,000 environ comme nous l'avions dit. En tous cas, il y a 32,000 Bell en service dans les provinces de Québec et d'Ontario.

—Gant vient de l'italien "guanto." L'usage des gants date de Henri III ; jusqu'alors les femmes n'avaient porté que des mitaines. Au XIe siècle, on écrivait guant ; au XIIIe siècle, gans ; au XVe siècle, gand ; et au XVIIe siècle, gans. D'après Didier Zoubans.

—Dans le royaume de la mode les soies sont toujours à la tête des articles les plus en vogue. Parmi les soies citons le taffetas, qui est plus en faveur que jamais. On demande surtout le noir et le blanc. Dans les cotonnades de la prochaine saison, citons les zéphirs et les guingamps pékinés.

—Le mot *bée* est le participe passé (féminin naturellement, puisqu'il n'est employé que dans l'expression : *bouche bée*, de même que *béant* en est le participe présent), du vieux verbe *béer*, qui n'est autre que *bayer* (aux cornes). Le mot *badaud* a la même étymologie, car, en patois provençal, le mot *béer* se disait autrefois *bada*.

—Tous dans la nature à sa raison d'être. Ainsi, généralement, le poisson à le ventre blanc et le dos verdâtre ou vert. C'est que le blanc est la couleur de la lumière tamisée par l'eau, tandis que le vert nuance le fait confondre avec l'eau verte qui l'entoure et le protège contre ses ennemis qui vivent dans l'air.

—On signale de Terre-Neuve une nouvelle façon de préparer la morue en conserve. Le poisson est complètement désossé et les chairs réduites en hachis très fin, mises dans des boîtes en fer blanc, de une à deux livres. Cette morue cuite avec du riz ou des patates, constitue paraît-il, un mets excellent. Le procédé a été l'objet d'un brevet qui vient d'être pris pour le Canada et les Etats-Unis.

—Sommaire du No 48 du *Tour du Monde* : A travers les glaces et les sables de l'Asie centrale, par le Dr S. Houlin—Un tour en Egypte, par A. Gayet—A quoi servent les colonies ?—Questions politiques et diplomatiques, par Paul Combes—Profil des voyageurs : Victor Giraud.—Parmi les races humaines : La foire d'Archangel—Livres et cartes.

Abonnement : Un an, 26 fr. Six mois, 14 fr. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris

Mlle ANNA CANTIN

Guéri d'irrégularités et de grande faiblesse par les Pilules Rouges du Dr Coderre

Jeunes filles qui pensez à vous marier, prenez les Pilules Rouges du Dr Coderre.—Elles vous donneront le secret d'être heureuses !

La jeune fille ressemble à une fleur.—Si elle est en santé, ses yeux sont brillants, ses joues roses et sa figure toujours souriante. Au contraire, si cette jeune fille néglige sa santé, si elle souffre d'irrégularités ou de toute autre maladie particulière à son sexe, sa fraîcheur et sa beauté sont vite disparues. Ses yeux sont tristes et sans éclat, un cercle noir les entoure, sa figure est pâle et n'exprime que la souffrance, la tristesse et un profond découragement. Il n'y a pas d'excuse pour ce triste état et toutes ces souffrances. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont un remède spécialement inventé pour les femmes et les jeunes filles et pour toutes les maladies, et elles les rendent belles en leur donnant la santé. Si vous doutez, lisez le témoignage d'une charmante jeune fille qui souffrait beaucoup et qui avait pris quantité de remèdes. Elle s'est complètement guérie par les Pilules Rouges du Dr Coderre seules. Voici ce qu'elle dit : " Quoique jeune encore, j'ai fait la triste expérience de la souffrance. Pendant longtemps, j'ai souffert d'irrégularité et de grande faiblesse. J'avais pris beaucoup de remèdes mais sans succès. Ayant entendu parler des Pilules Rouges du Dr Coderre par des personnes qui s'étaient guéries avec ce remède, je commençai à en prendre, et au bout de quelques semaines j'étais bien. Je ne souffre plus d'irrégularités et tous les autres vilains symptômes sont disparus. Ma mère les a prises pour le beau mal et elle dit qu'il n'y a pas de meilleur remède pour cette maladie." Mlle ANNA CANTIN, No 101, Lawrence St., Lawrence, Mass.



Mlle ANNA CANTIN

Ce que nous disons des Pilules Rouges du Dr Coderre est vrai. Nous n'exagérons rien. Nous ne publions jamais le portrait et le témoignage de la femme guérie sans son consentement. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont la plus grande découverte du plus grand

spécialiste français pour les maladies des femmes. S'agit-il de vous tonifier, de vous stimuler, de vous rendre la force et la santé ? Alors, prenez les Pilules Rouges du Dr Coderre, elles agissent sur les organes affaiblis, elles donnent du ton, de la force et de la vigueur, elles font le sang fort, riche et pur, elles guérissent les irrégularités de toutes sortes, le beau mal, la suppression des règles, les règles douloureuses et abondantes, la leucorrhée, mal de cœur et nausées, douleurs dans la tête, la poitrine, les côtés, le dos, mauvaise bouche, vertige, constipation et irrégularités des intestins, couleur jaunâtre des yeux et de la peau,

mais et pieds froids, palpitations du cœur, migraine, bourdonnement dans les oreilles, accès de chaleurs, sensations chaudes qui montent à la tête, perte de sommeil, de mémoire. Elles guérissent toutes les maladies de l'âge critique, les pieds, les mains, les jointures et le corps enflés, les maladies du foie, des ovaires, chute de la matrice, prostration nerveuse, etc. Les Pilules Rouges du Dr Coderre peuvent être prises sans aucun danger, en tout temps, à tout âge et sous toute condition.

N'OUBLIEZ PAS que nous avons à la disposition des femmes malades des médecins spécialistes des plus éminents pour le traitement des maladies des femmes. Vous pouvez les CONSULTER AUSSI SOUVENT QUE VOUS LE DESIREZ, ET POUR RIEN. Sans crainte, écrivez leur une description de votre maladie. Si vous le préférez, écrivez-nous sur un blanc de traitement. Nous les envoyons aux femmes qui en font la demande. Toujours les médecins s'empresseront de vous répondre, en vous disant tout ce que vous avez à faire pour hâter et assurer votre complète guérison. Toutes les lettres adressées au DÉPARTEMENT MÉDICAL, boîte 2306, MONTRÉAL, sont tenues confidentielles par nos médecins.

EN GARDE ! Un grand nombre de femmes nous écrivent qu'elles ont acheté de leur pharmacien des pilules rouges à la douzaine, au cent ou à 25c la boîte et qu'elles ne sont pas mieux. Méfiez-vous, mesdames, de ces pilules qu'on vous offre ainsi, ce ne sont pas les Pilules Rouges du Dr Coderre, mais des imitations dangereuses pour votre santé. Refusez-les. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes contenant 50 pilules rouges chacune. Jamais autrement. Nous les expédions au Canada et aux Etats-Unis ; pas de douane à payer. Adressez : CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Boîte 2306, MONTRÉAL.

QUI CHERCHE TROUVE

Tout le monde trouve le *Baume Rhumal* sans le chercher et trouve en même temps la santé, ce précieux remède est une garantie assurée contre les affections pulmonaires. 25c partout.

—Fantaisies parisiennes : Les chaussures américaines de dame en cette saison, sont presque aussi grandes et aussi massives que les chaussures d'homme. On demande beaucoup ces chaussures nouvelles qui ont des bouts ronds, des talons militaires et des semelles épaisses. Elles paraissent grossières lorsqu'on les compare à celles dernièrement encore imposées par la mode et qui étaient à bouts pointus, fines semelles et talons hauts. Mais elles sont, paraît-il, plus confortables.

DANS CE CAS LA MEME

Ceux qui sont atteints de l'asthme se trouveront grandement soulagés en faisant usage du *Baume Rhumal*, et ils voudront toujours en avoir une bouteille auprès d'eux.

LE MONDE MODERNE

Sommaire du No de décembre 1898.—La cloche, par G. Toudouze, 5 comp. ; Pérouse, par Gerspach, 11 illus. ; Le bouvier, par H. Caruchet, 3 comp. ; La nouvelle chambre.—Portrait de tous les députés ; La beauté et son hygiène, par le Dr E. Monin ; Neuf jours au désert égyptien, par Gervais-Courtellement ; L'amour qui tue, par J.-P. Elhem, 8 phot. ; Le mouvement littéraire, par L. Claretie ; Causerie scientifique, par G. Mareschal, 7 fig. ; Evénements géographiques et coloniaux, par G. Rouvier, 4 illus. ; La musique, par G. Danvers. (Le Soleil de Minuit), 1 décor ; Chronique théâtrale, par M. Lefèvre, 3 illus. ; La mode du mois, par B. de Présilly, 12 modèles ; Memento encyclopédique, 3 illus. ; Questions financières.—La caricature internationale.—La cuisine du mois.—La vie pratique.—Jeux et récréations.—Bibliographie. Voir l'annonce.

LE PURIFICATEUR TONIQUE DU SANG DU Dr LUSSIER

RECOMMANDE

A la suite de maladies graves. Dans les maladies dues à l'impureté du sang. Dans les maladies de la peau. Dans le dérangement des organes internes. Aux convalescents et aux personnes faibles.

Demandez nos circulaires et certificats.

LA CIE MEDICALE DE VALLEYFIELD BUREAU DE MONTREAL, 44 BANQUE DU PEUPLE

LE BAUME RHUMAL

Est le remède populaire par excellence contre le rhume. Il calme et guérit comme par enchantement les extinctions de voix.

POUR CHAPELETS DES RR PP. Croisiers, médailles et petits chapelets de St-Antoine. Timbres-poste oblitérés, écrire à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, 153, rue Shaw, Montréal.

LE MONDE MODERNE

Grande Revue mensuelle. Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.30 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30 cts.

50 YEARS' EXPERIENCE



Anyone sending a sketch and description may obtain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American. A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers. MUNN & Co. 361 Broadway, New York Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Corsets...

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets. Coupe parfaite. Toujours en tocks les

R. G. - P. D. - D. A. FERRISS, Etc., Etc.

C.-J. GRENIER

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield.

1613 Ste-Catherine, pte de la rue St-Hubert.

Trente ans de succès

GUERISON CERTAINE

en 24 heures

des COLIQUES et NAUSEES

par les CAPSULES

L. KIRN

à l'extrait d'Herbes

de FOGGERS MIRA PIRE

sur Calomel.

M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.

PARIS, Pharmacie HAUSCOG, 54, Boulevard Edgar-Quinet et dans toutes les bonnes Pharmacies.

VERSOLITAIRE

HOMMES FAIBLES



Jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franc de port
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**
Adressez: B. Poste Boîte 187, Montréal, Can.
En vente chez A. DECARY, coin Sainte-Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre-Dame.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une botte, avec notices, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1892, rue Sainte-Catherine, Montréal



Fausses dents SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.

Fourrures de toutes sortes

Capots, Manteaux, Casques et toutes sortes de vêtements en fourrures. Spécialité de **Capots en Chat Sauvage.** :- :-

35 ans d'expérience

Chapeaux d'Automne

ARMAND DOIN

1584 Notre-Dame

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT, etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, digestives, reconstituantes. 2 fr.
Pharm. MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DECARY.

34038

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis

MONTREAL

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Avez-vous une idée? Sont demandés notre "Guide des Inventeurs," pour savoir comment s'obtiennent les patentes. Informations fournies gratuitement. **MARION & MARION**, Experts.
Bureaux: 1 Edifice New York Life, Montréal.
et Atlantic City, Washington, D. C.

LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL
DE LA
GRANDE CHARTREUSE
EN VENTE
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,
Epiciers en gros et en détail.
SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.
SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:
La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)
242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

★ VIN ★
ST-LEHON
◆◆◆
Naturel,
Tonique,
Stimulant.
◆◆◆
En vente dans les
meilleures phar-
macies.
**LAPORTE,
MARTIN
& CIE,**
Seuls agents au
Canada.

Vêtements pour hommes

Chemises, Cravates, Faux-Cols, Manchettes, Chaussettes, Gants et sous-vêtements. La qualité est toujours la meilleure et les prix les plus bas du commerce.

GENEREUX & Cie,
No 227, rue St-Laurent.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage au Canada, sans exception.

CIRCULATION
65,533
COPIES PAR JOUR
Seize millions de lecteurs par année.

L'APRES-MIDI
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TEL. BELL 283 MONTREAL
- MARCHAND 842 P.Q.

LE CAPITOL

EST FAIT AVEC DES TABACS DE PREMIERE QUALITÉ

... FONDE EN 1826 ...

LA MINERVE

Journal Quotidien du matin.

ABONNEMENT:
A Montréal \$4.00 par an
Hors Montréal 3.00 par an

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la **POUDRE CLÉRY**
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros: D^r CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

U. PERREault

— RELIEUR —
No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque. Reliure de Luxe. Livres, Blancs, Replage, Etc.
Relieur pour **Le MONDE ILLUSTRÉ**.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs
151, RUE SAINT - JACQUES,
CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

LE SEUL
Journal illustré des Dames qui publie environ 500 gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est
LA SAISON
50, Rue de Lille, Paris
Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous convaincant qu'il est en même temps le plus riche en littérature saine et le meilleur marché entre tous.

Le Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire
DOUZE PAGES, GRAND FORMAT
Nouvelles, Feuilleton, Agriculture, Etc.

ABONNEMENT,
Un An . . . \$1.00 :- Six mois - 50c.

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Chapleau, Mgr Lafleche et autres. Voir notre annonce de primes dans le numéro du **MONDE CANADIEN** de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier
35, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL,